

17-18

VICTOIRE !



Archives départementales
des Alpes-de-Haute-Provence / 2017

LA GRANDE GUERRE

1918

VICTOIRE !

Petit Journal de l'exposition des Archives départementales
des Alpes-de-Haute-Provence
Digne-les-Bains
septembre 2017-novembre 2018



■ SOMMAIRE

Préface du président du Conseil départemental des Alpes-de-Haute-Provence	5
Introduction du directeur des Archives départementales	7
Le dernier combat	9
Une arme nouvelle : le char	15
Le 11 novembre 1918 et la paix	18
Le retour des hommes	24
La mort	28
Les monuments aux morts	36
Traces de guerre	40
Anciens combattants	42
Veuves et orphelins de guerre	46
Avoir 20 ans et combattre	50
Ceux de la classe 14	52
La Der des Der	54

Réalisation de la plaquette

Texte et conception : Jean-Christophe Labadie,
directeur des Archives départementales

Recherches : Jean-Christophe Labadie,
Pascal Boucard, Lucie Chaillan

Conception graphique : Jean-Marc Delaye,
photographe

Relecture : Sophie Chouial, Laure Franek,
Annie Massot

ISBN 978 2 86 004 0334

© Conseil départemental des Alpes-de-Haute-Provence,
Archives départementales
2, rue du Trélus, BP 212
04002 Digne-les-Bains Cedex

archives04@le04.fr
www.archives04.fr

Impression : Imprimerie Presse-People
34670 Baillargues
Dépôt légal : septembre 2017
2 000 exemplaires



L'illustration, Les drapeaux des nations victorieuses, 1919



PRÉFACE

Les Archives départementales présentent ici le dernier volet de leur projet, labellisé par le « comité du centenaire de la Première Guerre mondiale », qui débuta en août 2014. Ce projet est concrétisé par une exposition originale proposée chaque année dans les locaux des Archives qui tente d'aborder tous les sujets avec un angle local, au travers par exemple de la correspondance.

Cette exposition évoque en particulier 1918, une année qui s'engagea fort mal : les Allemands lancèrent à partir de mars des offensives qui générèrent encore un doute sur le sort de la guerre. Mais, en juillet, la contre-offensive alliée fut décisive et, après une série de défaites, les empires centraux durent rendre les armes.

Cependant le projet des Archives ne se limite pas au cadre chronologique de la guerre, achevé par l'armistice du 11 novembre 1918, une convention qui « suspend » le conflit. En effet, la Grande Guerre, avec son cortège de malheurs, eut un impact décisif sur l'après-guerre. Les traités de paix ont redessiné la carte de l'Europe en démembrant les empires allemand, autrichien, russe et ottoman. Quant au traité de Versailles, signé le

28 juin 1919 entre les Alliés et l'Allemagne, il a marqué la victoire de la « ligne dure » – celle d'une volonté punitive – et sera considéré comme un diktat par les Allemands.

L'exposition insiste cette année sur la mort et son traitement par les autorités civiles et militaires : alors que les familles éprouvent des difficultés à faire leur deuil – les corps des défunts étant souvent manquants – et que les cimetières se multiplient au front durant le conflit, c'est la France qui se couvre de monuments aux morts durant l'entre-deux-guerres. Elle traite aussi de l'après-guerre avec les thèmes du retour des poilus, des anciens combattants, des veuves et des orphelins. Enfin, elle se termine cette année encore par l'évocation du sort de combattants et des poilus bas-alpins de la classe 1914, dont un tiers fut tué et un autre tiers blessé.

Elle convie son visiteur à mesurer le traumatisme que la Grande Guerre, loin d'être la « Der des Der », infligea à la société française.

Gilbert Sauvan
Député et Président
du Conseil départemental
des Alpes-de-Haute-Provence



Le goût amer de la victoire

Au bout de la nuit, la victoire

L'année 1918 fut mal engagée du côté des Alliés, malgré la montée en puissance des Américains depuis le débarquement des premiers contingents en juin 1917 qui sera un facteur décisif pour améliorer le moral des poilus.

En décembre 1917, la Russie a signé un armistice séparé avec les empires centraux. Les premiers mois de 1918 sont désastreux pour les Alliés après la surprise de l'offensive allemande lancée en mars, soutenue par les troupes rapatriées du front russe¹. Parmi les combattants, le moral est au plus bas : une « démobilisation par la défaite » est même envisagée. Mais les « trois grands jours du destin² » de l'offensive alliée de juillet 1918 provoquent un renversement menant à la victoire après une série de revers allemands³.

En France, Clemenceau a éteint la protestation pacifiste en luttant contre « l'ennemi intérieur ». Sur le front, les victoires qui s'enchaînent à partir de juillet consolident le consentement à la guerre et justifient des discours de violence, de haine et l'application de la loi du talion contre le vaincu. Les soldats citoyens de la République acquièrent la conviction que la victoire résulte de l'accomplissement de leur devoir et que c'est aussi une « victoire des morts ».

Dans une France qui a perdu tant d'hommes – 1,4 million de tués, 4 500 dans les Basses-Alpes –, la volonté d'humiliation est forte alors que le bilan matériel et humain de la guerre est désastreux. Ainsi, dans l'entre-deux-guerres, anciens combattants, invalides et mutilés, veuves et orphelins, ainsi que le souvenir des morts, pèsent sur la vie économique, politique, sociale et culturelle.

C'est cette histoire que les Archives départementales ont l'ambition de raconter une dernière fois.

Jean-Christophe Labadie
 Directeur des Archives départementales
 des Alpes-de-Haute-Provence

¹ PROST (Antoine), *La Grande Guerre expliquée en images*, Paris, Le Seuil, 2013, p. 142.

² Selon l'heureuse expression de Jean-Baptiste DUROSELLE (*La Grande Guerre des Français, 1914-1918 ; l'incompréhensible*, Paris, Perrin, 1994, p. 385).

³ HADDAD (Galet), *1914-1918, Ceux qui protestaient*, Paris, les Belles Lettres, 2012, p. 299, 346, 356-359.



AD AHP-026-1-132, Cathédrale de Soissons,
cliché daté du 15 février 1920
Collecte Europeana, 26-1, vue 132



Le dernier combat

La guerre de mouvement. Les derniers mois de la guerre sont marqués par la reprise de la guerre de mouvement. Les Allemands attaquent les 21-26 mars 1918 en Picardie ; les Alliés y répondent par une contre-attaque lancée le 18 juillet : « les combats se déroulent dans la perspective d'une quasi-défaite pour les alliés » mais sa réussite débouche sur une stratégie offensive et sur l'objectif d'une victoire ⁴.

Le 18 juillet en effet, depuis Villers-Cotterêts, Mangin et ses troupes lancent cette contre-offensive, appuyée par des centaines de chars légers. Les Allemands renoncent alors à leur attaque prévue dans les Flandres. Ce mouvement allié entraîne le recul des troupes allemandes.

Lors des derniers mois de la guerre sévit la « grippe espagnole », une pandémie mondiale d'une virulence jamais atteinte – 50 millions de victimes dans le monde – qui provoque, en France, la mort de 22 000 soldats entre septembre et novembre 18 et, au total, 408 000 civils et militaires.

Le sacrifice des soldats a été immense et la France détient ainsi un triste record : 16,8 % des soldats mobilisés ont été tués (15,4 en Allemagne). Dans les troupes combattantes, cette part s'élève chez les officiers à 22 % et chez les soldats à 18 %, en particulier dans l'infanterie : 1 officier sur 3 et 1 soldat sur 4 y ont été tués ⁵.

⁴ HADDAD (Galet), 1914-1918, *Ceux qui protestaient*, Paris, les Belles Lettres, 2012, p. 264.

⁵ AUDOIN-ROUZEAU (Stéphane), BECKER (Annette), 14-18, *retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000, coll. « Folio histoire », p. 39.



AD AHP, collecte Europeana, 26-1, vue 88

Retraite allemande

Ralentir la progression alliée.

Durant leur retraite, les Allemands détruisent les ouvrages d'art afin de ralentir l'avancée des troupes alliées et préparer en retrait une ligne de défense.

À l'est de Reims, à cheval entre les départements de la Marne et de l'Aisne, ce pont surplombant la ligne de chemin de fer « Fismes à la Fère-en-Tardenois » est saboté par les Allemands en juillet 1918, coupant ainsi la route et le rail.



AD AHP, 67 Fi 22, fonds Chabot, Somme, 1918

Somme, 1918

Avant l'offensive. En juillet 1918, la situation militaire est stable. Les troupes alliées – britanniques, américaines, néo-zélandaises et françaises – vivent dans les ruines des villes de la Somme et du Pas-de-Calais et se croisent lors des relèves.

Noyon, ville détruite



Les ruines. Ce cliché a été pris le 31 août 1918 à Noyon, une ville de l'Oise située dans le triangle Compiègne-Saint-Quentin-Laon, soit le lendemain de la libération de la ville. Son auteur, le médecin militaire Geay, montre l'ampleur des destructions. Deux poilus – l'un debout et l'autre assis – se font face devant l'ancienne devanture du magasin du quincaillier Cavelette : « Couverture, plomberie, zinguerie, pompes, éclairage, chaud, froid, ménage ». En 1907, Cavelette avait été victime d'un attentat à l'explosif de la part d'Adolphe Villette, 76 ans, qui désirait se venger⁶. Au loin se détache la silhouette de la cathédrale qui a brûlé.

La ville a été presque totalement détruite par les bombardements français car les Allemands l'occupaient depuis leur offensive de mars 1918.

AD AHP, 65 Fi 120, fonds Geay et Anita Conti, Noyon, 31 août 1918



Pont de bateaux sur l'Oise

Les renforts. Continuant sa progression, le médecin militaire Geay prend le 17 octobre 1918 ce cliché qui montre la difficulté des franchissements des rivières par les troupes. Un pont de bateaux a été dressé par les sapeurs du Génie sur la rivière Oise, devant Vendeuil, une localité située entre Laon et Saint-Quentin, dans le département de l'Aisne.

⁶ *Cherbourg-éclair et réveil maritime ; journal démocratique de la Manche*, n° 2450 du mardi 19 mars 1907 consulté sur : www.normannia.info.

AD AHP, 65 Fi 78, fonds Geay et Anita Conti, pont sur l'Oise, 17 octobre 1918



AD AHP, 80 Fi 523, fonds Richaud, novembre 1917

Pendant ce temps en Orient

Découvrir le monde. Par la force des circonstances, la guerre ouvre de nouveaux horizons géographiques. Le Dignois Henri Bouvard écrit près de 2 000 courriers à Léonie Richaud entre 1910 et 1919. Caporal fourrier au 7^e régiment du génie, il est débarqué à Salonique le 6 février 1917 mais il demeure peu de temps à l'armée d'Orient. Il est en effet rapatrié en décembre 1917,

souffrant du paludisme et de bronchite. Le 15 octobre 1917, il écrit à Léonie :

Je partage mon repas froid avec une sentinelle serbe, presque un vieillard qui monte la garde. Nous ne pouvons nous parler mais tout de même, nous nous comprenons. J'aime beaucoup cette rude race. Ce sont des vaillants.

Alors qu'il est à Salonique avant son retour en France, il croque le 26 novembre « deux bons bourgeois peut-être amoureux malgré leur grand âge » car, à Léonie, il souhaite « essayer de te mettre sous les yeux les drôles de gens que nous coudoyons ici et qui caractérisent bien cette bizarre population d'Orient ».



Ce croquis te donnera la valeur exacte des couleurs voyantes qui font un honneur ici. Il ne faut donc regarder dans ce dessin que les couleurs, qui sont sielles exactes. Il représente deux vieux qui certainement sont territoriaux depuis longtemps.

AD AHP, 80 Fi 551, fonds Richaud, novembre 1917

Grippe espagnole

Geilenkirch, le 20/2/19

Bien chère sœur,
 C'est hier que j'ai reçu
 ta petite lettre, laquelle
 m'a réconforté et fait
 bien plaisir en apprenant
 que ton état allait tou-
 jours s'améliorant.
 J'espère et souhaite de
 tout cœur que ma lettre
 te trouve complètement
 rétablie, et que tu sois
 dans le fatiguer tout à fait
 un peu longuement comme
 tu l'as toujours fait par
 le passé.
 De mon côté la santé
 est bonne, et suis tout
 à Geilenkirch (Prusse Rhénane)
 et la formation a été distente

AD AHP, collecte Europeana, 39-1, vue 1817

Grippe espagnole à Digne

Malades et morts. Digne est atteinte par la grippe. En octobre 1918, il y aurait parmi les 8 000 habitants, 500 malades dont 30 cas graves. Le médecin militaire évoque le cas de 50 malades soignés à l'hôpital mixte (civil et militaire) et quatre décès, auxquels s'ajoutent sept prisonniers de guerre venant de Sisteron, dont trois sont morts. À l'école normale d'institutrices, sur les 70 apprenties institutrices, 34 sont malades, une est décédée.

Un sujet d'inquiétude. Alors que la guerre touche presque à sa fin, une pandémie frappe indifféremment les poilus et les civils en deux vagues : été et automne 1918, printemps 1919⁷. La famille Grégoire, d'Oppedette, échange des courriers dans lesquels cette maladie est souvent évoquée.

Le 20 février 1919, d'Allemagne où il travaille « à l'ordinaire » (les cuisines) d'un hôpital militaire, le fils de la famille, Danican, évoque auprès de sa sœur Ismène, institutrice, l'épidémie grippale dont elle est victime. Danican s'inquiète :

As-tu eu des nouvelles d'Augusta Autheman ? J'ai eu de ses nouvelles dernièrement et elle me dit qu'elle a été atteinte de la grippe aussi : elle a dû cesser sa classe comme toi sans être gravement atteinte par l'épidémie non plus.

Décidemment, cette maudite grippe fait des siennes dans la région, ici les cas sont plus rares quoiqu'on en constate plusieurs cas chez les malades hospitalisés à l'ambulance.

Le 7 mars, il écrit cette fois à ses parents afin qu'ils veillent sur Ismène :

Faites appeler le docteur toutes les fois que vous le jugerez nécessaire. Je pense que celui-ci (puisqu'il l'a déjà vue) a dû lui ordonner le lait et les œufs, c'est le régime qu'ordonne notre major aux malades traités pour la grippe à l'ambulance.

Il évoque aussi le cas de son camarade Sautel qui « après avoir lui aussi tant supporté de misères, le voilà donc si gravement malade ! Il est à souhaiter que cette maudite grippe cesse au plus tôt de sévir dans nos régions. »

(L'orthographe originale a été respectée).

⁷ WINTER (Jay), « Victimes de la guerre : morts, blessés et invalides », dans AUDOIN-ROUZEAU (Stéphane), BECKER (Jean-Jacques), dir., *Encyclopédie de la Grande Guerre (1914-1918) ; Histoire et culture*, Paris, Bayard, 2013, p. 1021.





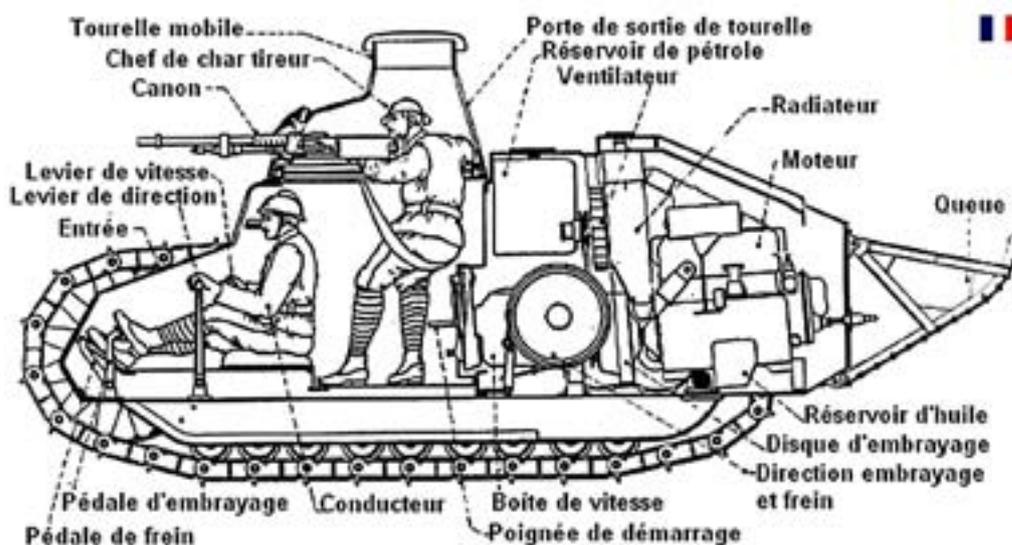
Une arme nouvelle : le char

Char lourd ou char léger ? Un nouveau matériel – de « l'artillerie spéciale » – apparaît sur le champ de bataille : le véhicule blindé, dont les « tanks » (réservoirs). Des analogies sont établies en Grande-Bretagne avec la marine : « cuirassés » terrestres, équipage, coque, tourelles... » et en France avec la cavalerie. Parmi les puissances, un débat est engagé entre deux conceptions : char léger ou char lourd ?

La France, sous l'impulsion du colonel puis général Estienne, le « Père des chars », construit d'abord des blindés lourds Schneider et Saint-Chamont puis un char léger : le Renault FT, équipé d'un canon de 37 mm ou d'une mitrailleuse Hotchkiss de 8 mm.

Les Britanniques furent les premiers à utiliser cette arme de rupture sur la Somme en septembre 1916, mais les pannes conduisent à l'échec. Finalement, les Français ont construit près de 3 500 chars légers – et 51 040 avions –, après avoir renoncé aux chars lourds – les « cuirassiers » des premiers engagements – au profit des chars Renault ⁸.

⁸ DUFOUR (Jean-Louis), VAÏSSE (Maurice), *La guerre au XX^e siècle*, Paris, Hachette, 1993, coll. « Carré histoire », p. 33, 37 et 54.



Char Renault FT-17 France diagramme de l'intérieur



AD AHP, collecte Europeana, 55-1, vue 126, char Mark I, sans date

Premier char britannique

Mark I. Ce char est conçu afin de franchir des tranchées d'une largeur de près de 4 mètres. Une fois la tranchée franchie, le véhicule blindé la longeait en la mitraillant, ce qui explique l'emplacement des mitrailleuses sur les côtés de la caisse.

Ce char pesait près de 30 tonnes, mesurait 8 mètres de long sur 4 mètres de large. Mais sa très faible vitesse en faisait une cible facile pour l'artillerie.

Le Mark I est engagé le 15 septembre 1916 à Flers dans la Somme mais n'apporta rien de décisif à la bataille.

Char Renault

Un char léger. Les Français développent massivement la construction d'un char léger : le char Renault FT, équipé d'un canon de 37 mm ou d'une mitrailleuse Hotchkiss de 8 mm et dont la tourelle peut tourner à 360°.

Les chars « mâles » portent un canon de 37 mm, les chars « femelles » une mitrailleuse 8 mm.

Peu coûteux, en acier, le char Renault ne pesait que 6,5 t, roulait jusqu'à 8 km/h et son équipage était seulement composé de deux hommes : un chef de char tireur et un mécanicien pilote.



AD AHP, 67 Fi 212, fonds Chabot, char Renault, sans date



AD AHP, 67 Fi 228 et 229, fonds Chabot, chars Renault et Saint-Chamond, sans date

Tanks allemands

Le « **tank allemand échoué** » est incontestablement un char Renault. L'autre cliché montre lui aussi un char français, un Saint-Chamond, rhabillé aux couleurs allemandes. Ces deux images rappellent l'importance de la réutilisation des armes conquises sur les champs de bataille, en l'occurrence des *Beutepanzer*, des « chars de prise ».



Premiers chars français

Un grave échec. 132 chars Schneider sont alignés lors de l'offensive Nivelle, à Berry-au-Bac, le 16 avril 1917 : la plupart sont victimes de l'artillerie allemande. Mais, en 1917, Pétain attaque avec 38 Schneider et 20 Saint-Chamond sur la crête de Malmaison : deux chars seulement sont détruits car ils se sont prêtés un appui mutuel⁹.

Le char Schneider : 13,5 t, six hommes d'équipage, armé d'un canon de 75 mm et de deux mitrailleuses Hotchkiss de 8 mm. Le Saint-Chamond : 23 t, huit hommes d'équipage, armé d'un canon et de quatre mitrailleuses Hotchkiss. Ces deux chars roulent au maximum à 8 km/h. Le Saint-Chamond est un « dzin-dzin » selon les mots d'un poilu qui adresse à son « cher Raoul » une carte postale en montrant l'image le 30 juin 1917.

⁹ COCHET (François), *Armes en guerre (XIX^e-XXI^e siècles). Mythes, symboles, réalités*, Paris, éd. du CNRS, 2012, p. 30-31.



AD AHP, collecte Europeana, 81-1, vue 54, char Saint-Chamond, sans date



AD AHP, *L'illustration*, n° 3872 du 19 mai 1917, char Schneider

Tank français hors de combat

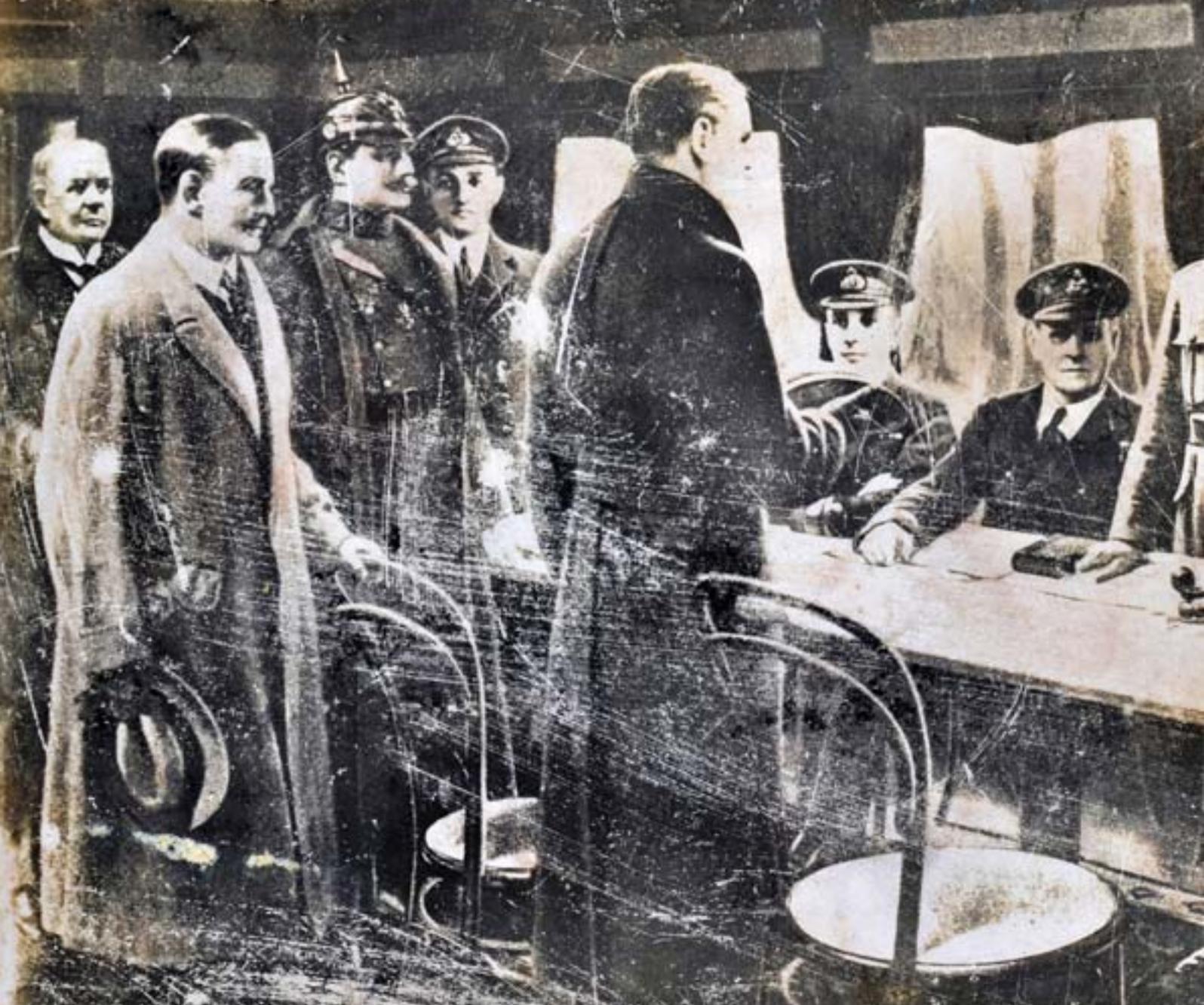
Ce cliché a été pris par le médecin militaire Geay : il porte le titre de « tank français mis hors de combat le 11 juin 1917 sur le plateau de Belloy ». Il n'est pas impossible que le photographe ait confondu les années 1917 et 1918. En effet, le 11 juin 1918 s'engage une importante bataille avec de nombreux chars français. C'est, dans l'Oise, la bataille de Matz. Les Allemands ont lancé une deuxième offensive le 9 juin 1918 après celle dirigée sur le Chemin des Dames, en mai et juin 1918, afin d'ouvrir une route sur Paris et porter ainsi un coup décisif. Le 11 juin, Mangin contre-attaque avec quatre divisions d'infanterie appuyées par des chars Schneider et Saint-Chamond. Mais les chars français sont rapidement détruits. Cette bataille permet néanmoins d'éviter un débordement de la part des troupes allemandes.



AD AHP, 65 Fi 50, fonds Geay et Anita Conti, char Saint-Chamond détruit, Oise, 16 août 1917

Le 11 novembre 1918 et la paix

"Signature de l'Armistice" 11 Novembre 1918



Capt. VANSELOW
Comd'r A. OBERNDORFF

Gen. WINTERFELD
Capt. MARRIOTT

Gen. ERZBERGER

Sir G. HOPE

Sir R. WEMYSS

MARÉCHAL



À 11 heures le 11, la guerre s'est arrêtée. Mais l'armistice n'est pas la paix : c'est un traité demandé par le plus faible afin de réfléchir aux conditions imposées par le plus fort, en attendant de mettre définitivement un terme à la guerre. En France, deux conceptions s'affrontent, entre ceux qui souhaitent un traité de « paix entre les peuples » et ceux qui défendent un « traité de revanche ».

Des manifestations de liesse accompagnent, à l'arrière, la nouvelle de la cessation des combats. Aux armées, les poilus goûtent peu l'« indécence » de ces mouvements populaires : l'armée est certes victorieuse mais c'est une « armée en deuil » et une « victoire des morts »¹⁰.

La conférence de la paix s'ouvre en France dans un climat social tendu : grèves et mutineries éclatent alors que les prix grimpent et que les salaires stagnent. Le 18 janvier 1919 s'ouvre la conférence de la paix réunissant les représentants de vingt-sept nations alliées. La France obtient la démilitarisation de la rive gauche du Rhin – la Rhénanie – et la propriété des charbonnages de la Sarre pour 15 ans alors qu'elle en réclamait l'annexion.

L'Allemagne perd l'Alsace-Lorraine, le Schleswig est donné au Danemark et à l'est, son territoire intègre la nouvelle Pologne. Elle doit payer 400 milliards de francs-or, dont la moitié à la France. Le traité de Versailles est signé dans la galerie des Glaces le 28 juin 1919. Des traités sont signés par les Alliés avec chaque pays vaincu : le 10 septembre avec l'Autriche, le 27 septembre avec la Bulgarie, le 4 juin 1920 avec la Hongrie, le 10 août 1920 avec la Turquie.

Des empires – l'Autriche-Hongrie, la Russie, la Turquie – sont démembrés tandis que des pays sont créés et que d'autres s'agrandissent. Afin d'éviter de nouveaux conflits, la Société des Nations – la SDN – est créée¹¹.

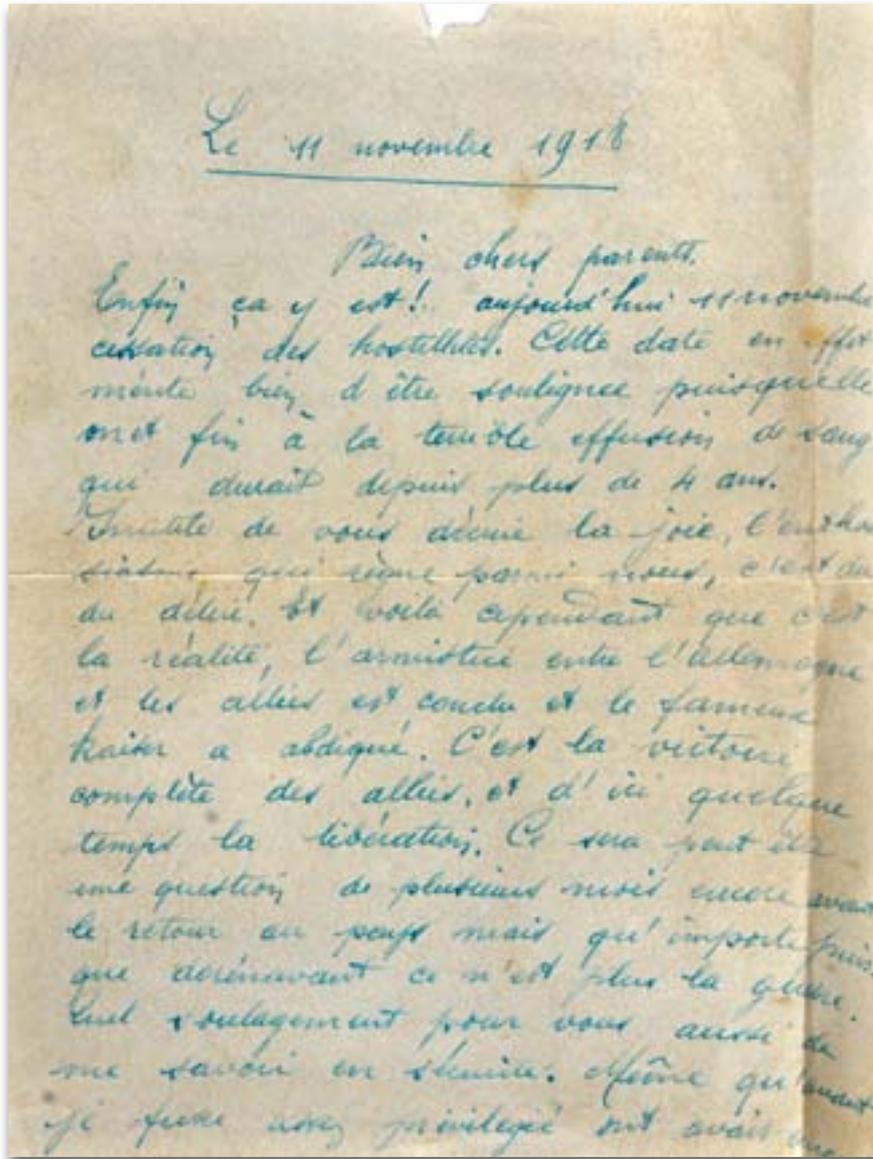
¹⁰ CABANES (Bruno), *La victoire endeuillée. La sortie de guerre des soldats français (1918-1920)*, Paris, Le Seuil, 2004, l'Univers historique, p. 53-56. « Paradoxalement, écrit l'auteur, le 11 novembre qui reste dans la mémoire nationale comme un moment exceptionnel de communion entre les Français représente sans doute l'un des épisodes majeurs de la fracture entre le front et l'arrière. »

¹¹ « La paix » sur www.cheminsdememoire.gouv.fr/fr/la-paix.



La fin est proche :

« L'Allemagne reste toute seule pour lutter »



AD AHP, collecte Europeana, 39-1, vue 1758

Le 11 novembre 1918

Bien chers parents.

Enfin, ça y est ! Aujourd'hui 11 novembre, cessation des hostilités. Cette date en effet mérite bien d'être soulignée puisqu'elle met fin à la terrible effusion de sang qui durait depuis plus de quatre ans.

Inutile de vous décrire la joie, l'enthousiasme qui règne parmi nous, c'est du délire ! Et voilà cependant que c'est la réalité, l'armistice entre l'Allemagne et les alliés est conclu et le fameux kaiser a abdicqué. C'est la victoire complète des alliés, et d'ici quelques temps la libération. Ce sera peut-être une question de plusieurs mois encore avant le retour au pays mais qu'importe puisque dorénavant ce n'est plus la guerre. Quel soulagement pour vous aussi de me savoir en sécurité.

« Inutile de vous faire du mauvais sang ».

C'est ce que Danican Grégoire écrit à ses parents, résidant à Oppedette, dans sa lettre du 8 novembre 1918. Il cantonne alors dans un « château magnifique à une trentaine de km du front » et demeure très optimiste quant à la proche fin de la guerre. C'est ce qu'il indiquait déjà dans son courrier du 8 octobre, après l'armistice signé avec la Bulgarie. Le 8 novembre, il écrit :

Les nouvelles concernant l'acheminement vers la paix sont toujours rassurantes. Maintenant que l'Allemagne reste toute seule pour lutter, c'est une question de jours (peut-être d'heures) au moment où je vous écris pour avoir un armistice général sur tous les fronts.

Il ajoute en post-scriptum :

« A bientôt le retour au pays !... »

Enfin, ça y est !

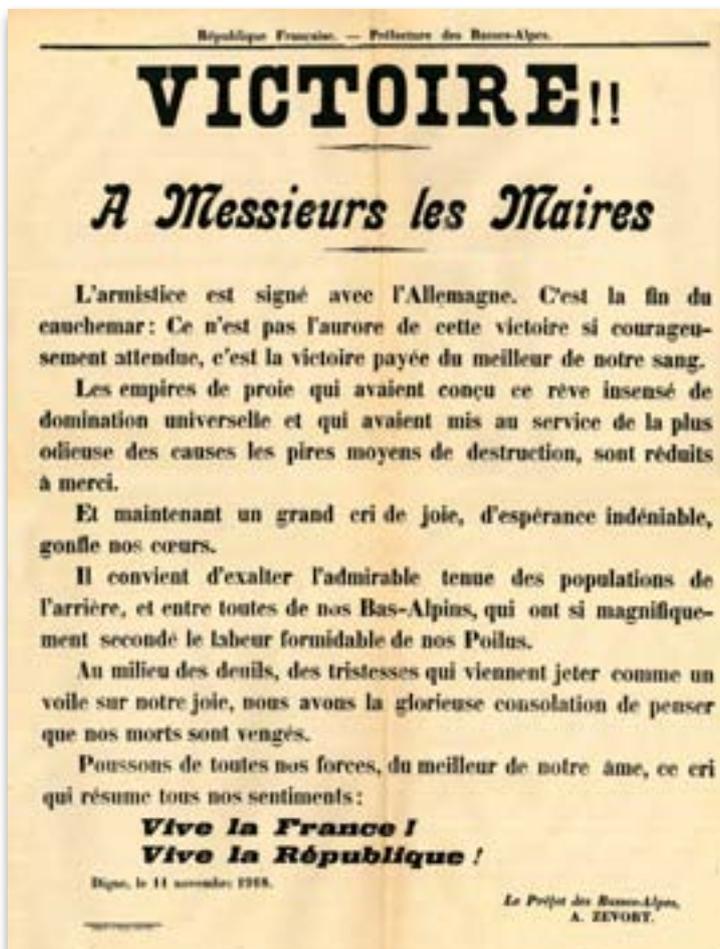
Rethondes

Oise, forêt de Compiègne. Dès le 7 octobre, les Allemands entreprennent des démarches afin de faire cesser la guerre. Les Occidentaux imposent leurs conditions alors que les Américains poussent le Kaiser Guillaume II à l'abdication.

Le 8 novembre, un train spécial de la délégation allemande s'arrête près du train de Foch. Les Allemands acceptent les conditions d'un armistice, soit une simple suspension des combats pour une durée renouvelable de 36 jours. La cérémonie de signature débute le 11 à 2 h 15 du matin par la lecture d'un long texte : « les hostilités seront arrêtées sur tout le front à partir du 11 novembre à 11 heures, heure française » : le texte est signé à 5 h 15.

Le « wagon » a été exposé dans la clairière de Rethondes. Après la défaite de juin 1940, les Allemands l'ont saisi et puis l'ont détruit à Berlin en avril 1945.

AD AHP, collecte Europeana, 75-1, vue 17, Rethondes, clairière de l'armistice



AD AHP, 5 R 39, préfecture, affiche de la victoire, 11 novembre 1918

La foule. Le commissaire spécial de Sisteron adresse le 12 novembre un télégramme au préfet, dans lequel il rend compte des « grandes manifestations patriotiques et républicaines » suite à l'annonce de la victoire. Il écrit :

Les cloches ont sonné à toute volée, les établissements publics et les maisons particulières ont pavoisé et allumé dans la mesure de leurs moyens actuels. Les ouvriers des usines ont quitté le travail avec l'autorisation de leurs employeurs et avec journée payée. Une grande retraite aux flambeaux a parcouru toute la ville. La foule en liesse chantait La Marseillaise et acclamait les grands artisans de la victoire : M. Clemenceau et le maréchal Foch, ainsi que tous les poilus. Une manifestation toute spéciale a eu lieu devant l'hôtel de la sous-préfecture pendant que la musique municipale jouait l'hymne national. M. le sous-préfet du haut du balcon de son hôtel a prononcé une vibrante allocution. La foule toute entière a répondu par les cris de « Vive la France, vive la République ».

L'EUROPE NOUVELLE

FRONTIÈRES ET ÉTATS NOUVEAUX CRÉÉS par le TRAITÉ DE VERSAILLES



UN GRAND SUCCÈS DE CHANT ET D'ORCHESTRE
C'EST LA FILLE DU MOULIN
 ONE-STEP CHANTS

Paroles de **JEAN BENOIST** et **RAYMOND**
 Musique de **RAY. BENOIST**

Ma fille, ma fille, c'est la fille du moulin
 Ma fille, ma fille, c'est la fille du moulin
 Ma fille, ma fille, c'est la fille du moulin
 Ma fille, ma fille, c'est la fille du moulin

LE DERNIER SUCCÈS DU JOUR
JE T'AI DONNÉ MON CŒUR
 EXTRAIT DE L'OPÉRETTE "LE PAYS DU SOUS-SOIF"

Paroles de **JEAN BENOIST**
 Musique de **RAY. BENOIST**

Je t'ai donné mon cœur
 Je t'ai donné mon cœur
 Je t'ai donné mon cœur
 Je t'ai donné mon cœur



LE GRAND SUCCÈS MONDIAL
BONSOIR, CHÉRIE
 MUSIQUE DE **RAY. BENOIST**

Paroles de **JEAN BENOIST**
 Musique de **RAY. BENOIST**

Bonsoir, chérie
 Bonsoir, chérie
 Bonsoir, chérie
 Bonsoir, chérie

La nouvelle carte de l'Europe en 1919, collection particulière

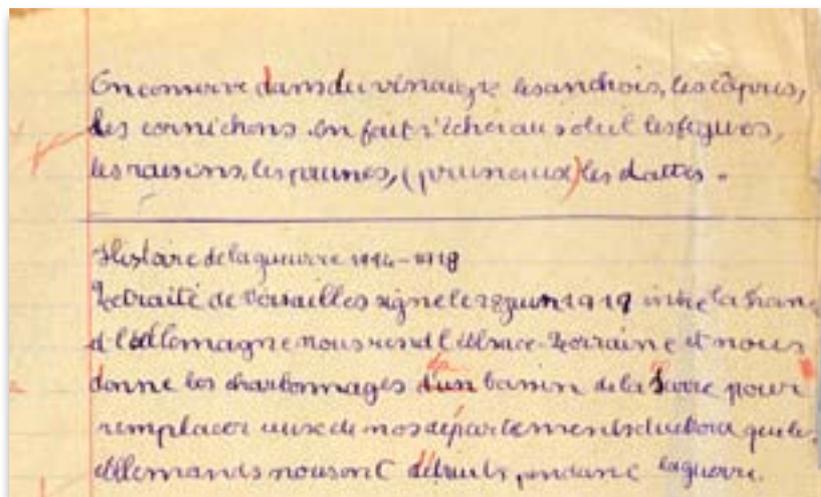
Les traités de paix

L'Europe redessinée. Les traités de paix modifient en profondeur la carte de l'Europe. De nouvelles nations apparaissent, d'autres ont leurs frontières élargies au détriment des Empires centraux qui sont démembrés¹².

Le fait majeur est la création de nations en Europe centrale : la Tchécoslovaquie, le royaume des Serbes, des Croates et des Slovènes, la Pologne...

D'autres pays sortent agrandis : la France – avec l'Alsace et la Moselle –, le Danemark – avec le Schleswig –, la Belgique – avec la circonscription prussienne d'Eupen-Malmedy.

L'Allemagne perd aussi ses colonies – le Cameroun, le Togo, l'Afrique orientale allemande et le Sud-Ouest africain – partagées entre les puissances coloniales riveraines : la France, la Grande-Bretagne, la Belgique et l'Union sud-africaine.



AD AHP, collecte Europeana, 69-1, vue 101, cahier de classe de Gabrielle Robin, Quinson

Enfin, l'Allemagne doit livrer des armes, des canons, des avions... et surtout sa flotte – qui se saborda dans une baie écossaise. Son réarmement est strictement limité et la rive gauche du Rhin est démilitarisée.

¹² « La paix » sur www.cheminsdememoire.gouv.fr/la-paix.

Le traité de Saint-Germain-en-Laye

L'effondrement de la monarchie austro-hongroise.

Ce traité est signé le 10 septembre 1919 au château de Saint-Germain-en-Laye.

L'ancien empire des Habsbourg est réduit à un petit territoire – l'Autriche – au profit de la Pologne – qui obtient la Galicie –, et de par la création de la Tchécoslovaquie qui intègre les minorités allemandes de Bohême et de Moravie.

La frontière italienne est redessinée et l'Italie s'accapare le sud du Tyrol pourtant germanophone. De même, d'autres zones germanophones sont annexées au royaume des Serbes, Croates et Slovènes... Enfin, l'annexion de l'Autriche à l'Allemagne est interdite...



AD AHP, collecte Europeana, 08-1, vue 74, traité de Saint-Germain, septembre 1919

Le retour des hommes



AD AHP, collecte Europeana, 08-1, vue 74, traité de Saint-Germain, septembre 1919



La vie de caserne. La fin de la guerre ne signifie pas le retour des soldats. L'armistice impose une situation provisoire et limitée dans le temps. Les états conservent donc leurs soldats mobilisés.

Des soldats occupent l'Allemagne et découvrent un pays et des habitants qu'ils n'avaient jamais eu l'occasion de fréquenter durant les quatre années du conflit, avec souvent un esprit revancharde et parfois une relative compassion.

Ce n'est qu'au fur et à mesure des années 1918 et 1919, que les soldats, y compris les 500 000 prisonniers de guerre, sont libérés des contraintes militaires, en deux phases : de novembre 1918 à avril 1919 et de juillet à septembre 19. En attendant, la routine s'installe, la discipline et la distance hiérarchique se renforcent ; la vie de caserne est rythmée par les exercices et l'ordre serré ainsi que par les remises de décorations ou les défilés¹³.

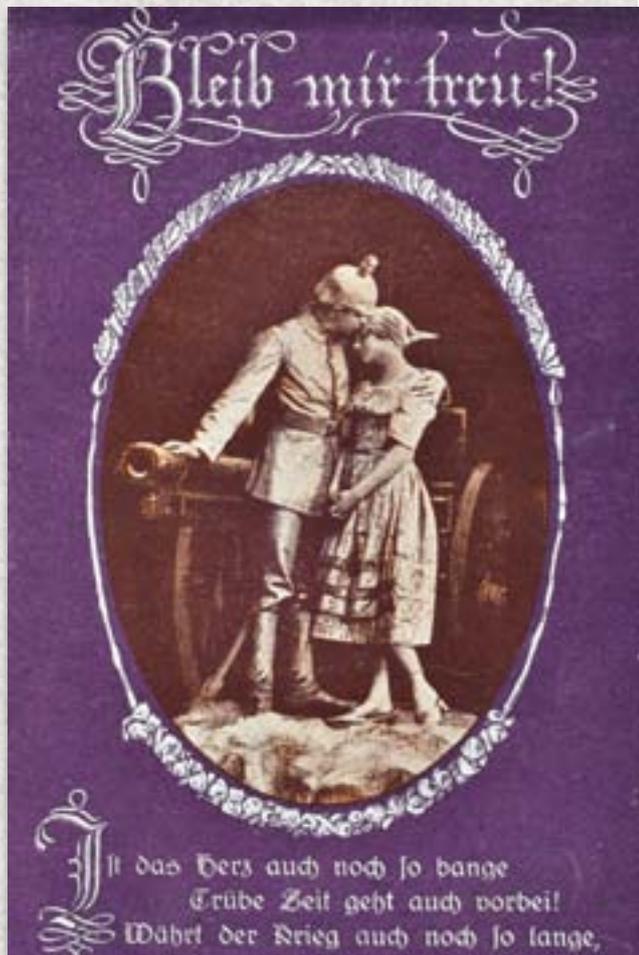
Mais le retour à la vie civile ne se fait pas sans débordements car « les soldats sont pressés d'en finir avec l'uniforme et résolus à reprendre leur place au travail et au foyer¹⁴ ». La reprise d'une vie ordinaire ne fut pas aisée pour des hommes habitués à la violence et à évoluer dans un univers masculin, à qui il fallut inculquer les normes de la vie civile¹⁵.

¹³ HADDAD (Galet), 1914-1918, *Ceux qui protestaient*, Paris, les Belles Lettres, 2012, p. 376 ; CABANES (Bruno), *La victoire endeuillée. La sortie de guerre des soldats français (1918-1920)*, Paris, Le Seuil, 2004, l'Univers historique, p. 75 et 363-366 : les évaluations varient entre 450 et 600 000, voire plus.

¹⁴ PROST (Antoine), « Les anciens combattants », dans AUDOIN-ROUZEAU (Stéphane), BECKER (Jean-Jacques), dir., *Encyclopédie de la Grande Guerre (1914-1918) ; Histoire et culture*, Paris, Bayard, 2013, p. 1028.

¹⁵ CABANES (Bruno), *Op. cit.*, p. 495.





AD AHP, collecte Europeana, 21-1, vue 22, carte postale allemande « Pense à moi... et reste-moi fidèle » trouvée le 14 septembre 1917

Les Allemands, des hommes comme les autres ?

L'esprit prussien. Le 30 octobre 1918, l'infirmier d'Allos Alphonse Pascal – âgé alors de 42 ans – écrit à son épouse, « sa petite Rose », de Nancy où il est affecté à un hôpital. Il y soigne des Français mais aussi des « Boches ». Il écrit :

Le major ce matin, quand je le lui est dis qu'il y avais des boches a visiter, il ma dit je vais les expedier. Puis il a eu comme moi la compation la pris et il les a reconnus tous. Il ont tellement souffert que on ce demande comment il y a pas plus dépidémies. Il ont comme nous, sias pas tout affais de leur faute bien que le vrai prusien n'est pas simpatique.

Il évoque ensuite son interprète allemand :

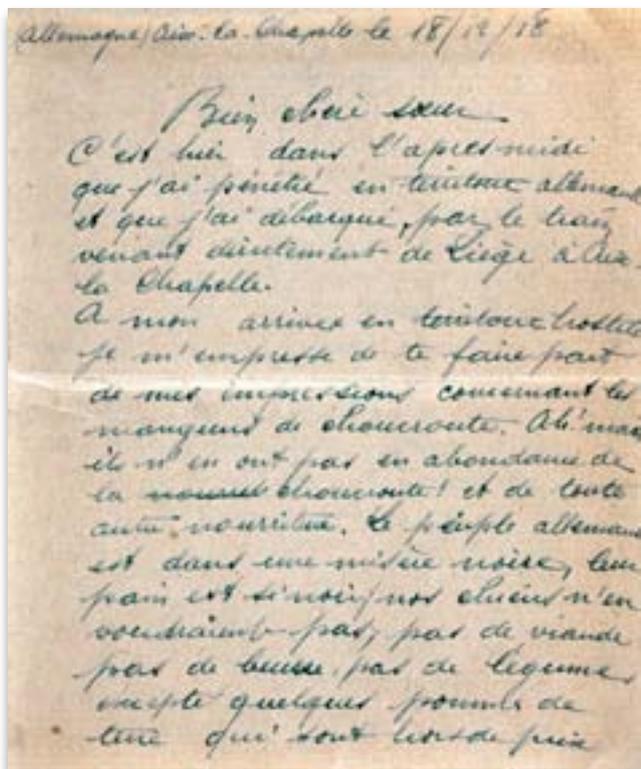
Sais un bavarrois, il a fais ses etudes en Suisse il cause trai bien le Français il a pas de galons pourquoi parce qu'il est supec d'avoir pas lespri prussien, ayant fais sais études en deho. Quelle méfiance qu'il on pris sur tout : aussi il se gêne pas de le dire qu'il ont été entrainés et surtout le plus sacrifiés.

(L'orthographe originale a été respectée).



AD AHP, collecte Europeana, carte postale allemande, 39-1, vue 1251

Des Allemands soumis



AD AHP, collecte Europeana, 39-1, vue 1730

La vaillance du poilu. Danican Grégoire participe à l'occupation de l'Allemagne. Le 18 décembre 1918, il décrit à sa sœur ses premières pensées :

Je m'empresse de te faire part de mes impressions concernant les mangeurs de choucroute. Oh ! Mais ils n'en ont pas en abondance de la choucroute ! Et de toute autre nourriture. Le peuple allemand est dans une misère noire, leur pain est si noir, nos chiens n'en voudraient pas, pas de viande, pas de beurre, pas de légumes, excepté quelques pommes de terre qui sont hors de prix.

Aujourd'hui, ils ne sont plus arrogants comme par le passé. Ils sont bien souples et soumis au contraire. [...] Les soldats français qui se promènent en ville n'ont pas à se déranger car c'est le boche qui se dérange pour le laisser passer sur le trottoir. C'est du reste une chose bien juste, n'est-ce pas que nos ennemis même reconnaissent la vaillance de nos poilus.

Mari et femme

Le retour désiré. Le 18 décembre 1917, hospitalisé à Nice après son retour d'Orient, le caporal Bouvard adresse ses vœux pour l'année 1918 à son épouse Léonie. Il y souhaite ardemment son retour au foyer :

Bon Dieu que nous allons être heureux. Que l'année 1918 nous le rende ce bonheur... Je ne trouve pas les mots pour te dire combien je voudrais être auprès de toi, mais tu le comprendras biens, n'est-ce pas, ma Léonie chérie, puisque tu sais que je t'aime plus que tout, que tu es ma vie, mon espoir et que mon cœur qui pour toi déborde de tendresses.

(L'orthographe originale a été respectée).

Le 23 novembre 1918, de Versailles, alors que la guerre est terminée, Bouvard réitère ses désirs :

Loin de toi tu sais je ne suis plus un homme, rien ne m'intéresse, rien ne me retient. Aussi tu sais je languis déjà de te retrouver pour toujours.

(L'orthographe originale a été respectée).

AD AHP, 80 Fi 594, fonds Richaud Bouvard, 18 décembre 1917





AD AHP, collecte Europeana, 81-1, vue 64, tombe collective de fusiliers marins dans les Flandres, sans date

La mort

Survivre ! La mort et la peur de mourir sont omniprésentes, pour soi ou pour les autres, à l'avant comme à l'arrière. Mourir est non seulement un événement banal mais aussi un événement de masse. Lorsque le front se fixe, les poilus prennent l'initiative de creuser des tombes individuelles – en respectant l'identité et les convictions religieuses des tués –, alors que le commandement prévoit l'utilisation de fosses communes et, en 1915, l'incinération des cadavres ¹⁶.

Afin de supporter sa dure condition, le poilu recourt à des « béquilles » : médailles, courrier, culture régionale et la foi, qui constitue une source de réconfort ¹⁷. Des soldats vont à la messe, se confessent... La superstition est un autre moyen de supporter l'enfer des combats, quelle que soit sa source d'inspiration, laïque ou religieuse.

Et, au sein des familles, comment faire son deuil sans corps : pas d'oblation, pas de veillée, pas de cérémonie funèbre ? Il ne leur restait que les commémorations et, hormis pour les « disparus », la visite au cimetière ¹⁸.

Quant au devenir des corps une fois la guerre terminée, deux conceptions se sont affrontées : celle de Paul Doumer, favorable à de grandes nécropoles sur les champs de bataille, à celle de Louis Barthou, préférant le retour des morts ¹⁹. Au total, au moins 240 000 corps ont été transportés au frais de l'État ²⁰. Quant aux corps n'ayant pu être identifiés : à Verdun, l'ossuaire de Douaumont, né d'initiatives privées, abrita les restes des soldats inconnus.

¹⁶ PAU (Béatrix), *Le ballet des morts. État, armée, familles : s'occuper des corps de la Grande Guerre*, Paris, Librairie Vuibert, 2016, p. 20 et 26 : à partir de mars 1918, au début des grandes offensives et contre-offensives, le retour à la guerre de mouvement fit que les armées eurent des difficultés à ensevelir avec décence les corps.

¹⁷ COCHET (François), *Survivre au front, les poilus entre contraintes et consentement*, Saint-Cloud, Soteca/14-18 éditions, 2005, p. 195 et suivantes.

¹⁸ PAU (Béatrix), *Op. cit.*, p. 55.

¹⁹ SHERMAN (Daniel J.), « Monuments et commémoration en France : des noms, de l'art et de la mémoire », dans POIRRIER (Philippe) dir., *La Grande guerre, une histoire culturelle*, Dijon, éditions universitaires de Dijon, 2015, p. 280.

²⁰ AUDOIN-ROUZEAU (Stéphane), BECKER (Annette), INGRAO (Christian), ROUSSO (Henry), *La violence de la guerre, 1914-1945 ; approches comparées des deux conflits mondiaux*, Paris, éd. Complexe, 2002, coll. « Histoire du temps présent », p. 305-307 ; PAU (Béatrix), *Op. cit.*, p. 287.



AD AHP, collecte Europeana, 69-1, vue 114, cahier d'écolier de Charles Robin, Quinson

« Mort pour la France »

« **Honneur à nos grands morts** ». Clemenceau, le « Père la Victoire » prononce ces mots dans son discours du 11 novembre 1918. Durant la guerre, la population honore ses morts, dès l'école où les noms des victimes sont inscrits sur des tableaux d'honneur.

La mention « Mort pour la France » est définie par la loi du 2 juillet 1915 et s'applique, selon trois conditions, à « *tous les militaires tués à l'ennemi ou morts de blessures reçues ou de maladies contractées sur le champ de bataille* », y compris aux militaires morts après la guerre. Cette mention s'applique aussi aux civils tués dans des circonstances liées à la guerre.

Le 5 septembre 1917, Isoard s'adresse à ses cousins qui viennent de perdre leur fils Joseph. Il écrit :

Hélas ! Le plus critique c'est qu'on ne les remplace pas, ils partent pour toujours, sans même les avoir près de soi, pour pouvoir déposer sur leur tombe, un modeste bouquet de fleurs qui est l'hommage dû aux morts. Une consolation reste cependant quand on dira de lui : « Mort pour la Patrie », que cette belle phrase seule, puisse vous consoler de cette grosse perte.

Au front, les croix de bois

Des tombes individuelles.

Malgré l'hécatombe, des soldats creusent des tombes individuelles et forment ainsi des cimetières, petits ou grands, contre les préconisations de la hiérarchie militaire. Néanmoins, jusqu'en juin 1915, des corps furent inhumés dans des fosses communes, voire abandonnés sur les champs de bataille.

Souvent bien organisés, les cimetières sont parfois improvisés dans les zones où les combats font rage. Ici et là, des tombes isolées parsèment un paysage labouré par les obus.



AD AHP, 61 Fi 4117, fonds Sic, cimetière au front

Grandes nécropoles nationales

Le choix du gouvernement et des militaires. Finalement, la plupart des combattants de la Grande Guerre sont ensevelis dans de très vastes cimetières militaires, situés dans les zones de combat. Ces cimetières regroupent les soldats qui ont été ensevelis dans les petits cimetières du front, au moment des combats.

Jean-Baptiste Pascal, d'Allos, est informé en avril 1921 que le corps de son fils, Étienne Aimé Pascal (classe 1905, matricule 410), précédemment inhumé au cimetière militaire n° 3 à Béthincourt, est transféré au cimetière militaire de Chattancourt, dans l'arrondissement de Verdun, à 10 km de là, en lisière de la forêt du Mort-Homme. Étienne Aimé avait été tué aux environs de Béthincourt le 19 février 1915 lors d'une attaque allemande.

Les Alliés aménagèrent eux aussi de tels cimetières, comme le cimetière américain de Thiaucourt (Saint-Mihiel). Des corps furent rapatriés à la demande des familles.



AD AHP, 67 Fi 54, fonds Chabot, collecte Europeana, cimetière américain de Thiaucourt (Saint-Mihiel)

L'ossuaire de Douaumont en Lorraine

Aux soldats inconnus. Né d'initiatives privées, l'« ossuaire et monument de Douaumont [est] élevé pour abriter les restes des soldats français et alliés glorieusement tombés sur les champs de bataille de Verdun, 1914-1918 » ; un cimetière de 20 000 tombes s'étend en contrebas sur 6 ha. C'est une « œuvre fondamentalement patriotique »²¹. En attendant la construction du monument, un ossuaire provisoire – une baraque en planches – est dressé. Dans des caisses sont regroupés les restes de 130 000 soldats inconnus, rangés par secteur géographique de Verdun : on lit par exemple « Recueilli sur le secteur cote de [du] Poivre ».



AD AHP, collecte Europeana, 69-1, vue 28, carte postale de l'ossuaire de Douaumont, 1932

Cet ossuaire est l'occasion de visites de la part des familles. L'acquéreur de ces cartes postales s'y est rendu le 19 mai 1932, peu de temps avant son inauguration officielle, le 7 août 1932, peut-être en souvenir d'un parent proche, en l'occurrence Léon Massebœuf, d'Esparron-de-Verdon, soldat au 159^e d'infanterie, tué

à 26 ans au fort de Vaux, au plus fort de la bataille de Verdun, le 17 mars 1916.

²¹ TEXIER (Simon), « Cimetières et ossuaires militaires », dans BERTRAND (Régis) et GROUD (Guénola), dir., *Patrimoine funéraire français ; Cimetières et tombeaux*, Paris, éditions du Patrimoine, 2016, p. 98.

Retour du corps

Le corps du héros. La sœur de Danican Grégoire, Ismène, évoquait la possibilité auprès de ses parents dès juin 1915, de récupérer le corps de son frère après la guerre :

M^{lle} Fabre me dit une chose : nous pourrions avoir recours aux amis de notre cher disparu et leur demander de faire faire sur place un cercueil en planches. Eux-mêmes le placeraient là et le remettraient dans la même fosse. Après la guerre, nous irions le chercher avec un cercueil en plomb. Maintenant, n'est-ce pas trop demander à ces pauvres soldats ? [...]

Puisque, ni plus ni moins, le corps est maintenant en décomposition, ne ferions-nous pas mieux d'attendre l'hiver pour aller le chercher ? Voyez, je ne renonce pas à l'idée de le faire transporter dans la tombe de famille. Si nous l'avions là, il nous semblerait moins seul. Ce serait une consolation.

À l'école de Quinson, en février 1923, Gabrielle Robin a pour thème de rédaction le retour des « restes glorieux d'un soldat mort pour la France » dans son village. Il s'agissait peut-être du soldat Émile Bouteuil, du 41^e d'infanterie, mort à 20 ans le 19 janvier 1917 des suites de ses blessures, dont le corps parvint, par transport spécial, en gare de Sisteron le 14 janvier 1923 avant d'être transféré à la gare de Vognette (Var), où il a pu être récupéré par sa mère, alors veuve. Il avait été décoré à titre posthume de la Croix de guerre avec palme, alors la plus haute distinction.

2ème année en composition
Le sujet de travail est morose, aurait-il donc pêché.
Le sujet de soufflet grande inspiration
sujet le pêcheur avait qui a ont nous a réécrit
Il remplace le pêcheur qui est venu
Les verbes sont à l'assommoir et à la base
du sing poisson qui on parle à quelque un
poissons. prend double en parce qu'il
est placé entre deux voyelles et qu'il a les
poisson: parce dans poisson le son a le son
de z non

Encore quelques fautes!
Il avait refait un tableau.
Et l'occasion de l'arrivée des restes
glorieux d'un soldat mort pour la
France, nous sommes allés chercher
du lierre, du laurier et des fleurs, nous
avons fait, en dam, des palmes et des
bouquets pour orner sa bière.

des ?
cercueil ?
De deux heures le cercueil est arrivé et s'est
arrêté devant la maison des parents.
on l'a recouvert d'un drapeau tricolore sur
lequel on a déposé des fleurs et des couronnes
la cortège a fait le tour du village pour
honorer ce brave soldat et s'est rendu à l'église
où monsieur le curé a donné l'absoute.

cimetière
Le convoi s'est rendu ensuite au cimetière
où monsieur le Maire a adressé à
ce cher soldat quinsonnais, un dernier
adieu, ses condoléances émues et
à l'acte de la population, à la famille
explorée.

Cette journée a été triste pour les parents
qui n'avaient que ce fils. Bien que
très âgés de santé précaire, le père a
tenue à accompagner son fils jusqu'à sa
dernière demeure, la mère en larmes
a voulu donner à son enfant une
dernière caresse en baisant son cercueil.

J'ai été émue devant la tombe encore
ouverte de ce jeune héros et un sentiment
de reconnaissance est allé vers lui avec
celui d'autres. *à l'acte de la population, à la famille*
notre Patrie.

Réconfort religieux

Les prêtres. Dans les armées françaises, les aumôniers demeurent à proximité de la troupe. Aller à la messe – organisée souvent en plein air – est une pratique que les poilus, quelle que soit le degré de leurs croyances, multiplient, au gré des possibilités qui leur sont offertes.

Sur le cliché, l'aumônier se prépare à célébrer la messe dans un bois et derrière un abri.



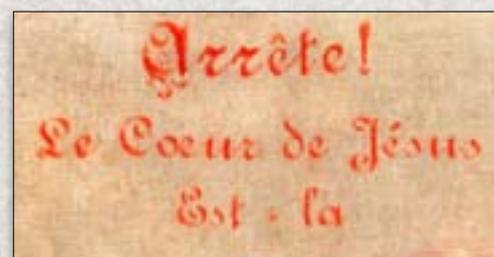
AD AHP, collecte Europeana, 19-1, vue 92, préparation de la célébration de la messe en plein air, sans date

Protection divine



AD AHP, collecte Europeana, 18-1, vue 11 ; 47-1, vues 8 et 9

Des médailles, un cœur... Les récits de soldats évoquent souvent les protections dont ils bénéficient : des médailles ou un cœur protégeant le leur... Les soldats portent alors sur un écusson un Sacré Cœur, ici brodé sur un drapeau tricolore auquel est accrochée une médaille, le tout surmonté de l'inscription : « Arrête ! Le cœur de Jésus est là » alors que, au revers, est écrit : « Cœur de Jésus, Sauvez la France ».



Le prêtre soldat Léon Collombon

Léon Marius François Collombon est né à Mison en 1885. En 1906, il exerce comme « professeur libre » à Constantinople lorsqu'il est appelé pour effectuer son service militaire au 3^e régiment d'infanterie à Digne. À l'issue de son service, il enseigne au grand séminaire des Mées avant de devenir, en 1912, le curé de la paroisse de Seyne.

Collombon est mobilisé le 4 août 1914 au 3^e d'infanterie. Blessé en septembre 1914, il est infirmier : il est d'ailleurs cité dès 14 et porte ensuite la Croix de guerre. Affecté au 141^e puis sergent fourrier au 52^e d'infanterie, il est tué « par balle » ou par un « éclat d'obus à la poitrine » au Moulin-Laffaux, dans l'Aisne, le 23 octobre 1917. Il est d'abord inhumé au cimetière militaire de Vrégnay avant que son corps soit transféré au cimetière national d'Ambleny dans l'Aisne.



Archives privées, fonds Collombon



Cantiques de la guerre 1914-1916

*Père mon Dieu ! c'est pour notre Patrie
que nous prions aux pieds de cet autel
Des hosties et la plus sainte
Belle et pure des offrandes au ciel*

*Dieu de clémence, Seigneur, sauvez la France
Seigneur protecteur, au nom du Sacré-Cœur.*

*Père mon Dieu ! vous êtes notre Dieu
et vos genoux nos infirmités sont en pleurs
Protégez nous tout le temps de la guerre
que nos soldats soient partout les vainqueurs*

*Père mon Dieu ! pour la France coupable
Considérez nos infirmités, Seigneur,
Et sur elle un regard favorable,
Daignez la sauver d'aujourd'hui et demain.*

*Père mon Dieu ! sur le champ de bataille
dans les guerres prolongées, nos fardeaux,
Cœur et âme, la bataille et le sacrifice
qu'ils entraînent nos quillants épouseurs.*

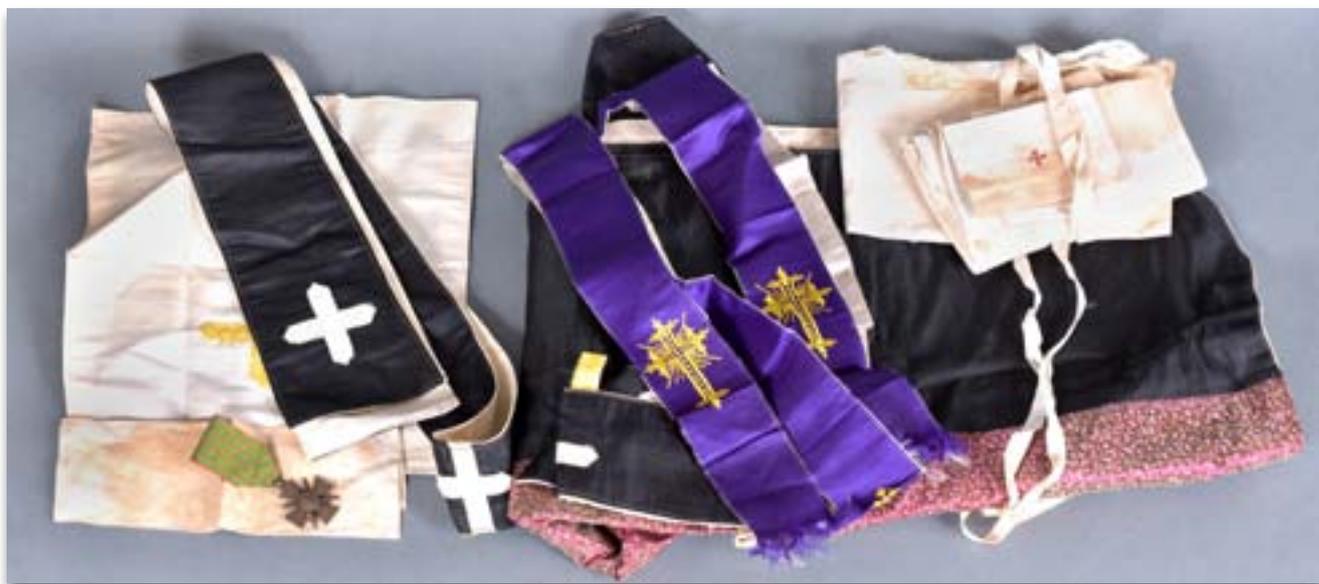
*Père mon Dieu ! que la vierge Marie
de nos blessés borne le chemin
Nous l'espérons reine de la Patrie
Nous l'obtiendrions de votre cœur si bon.*

*Père mon Dieu ! l'écrit de la mitraille
Ne trouble point nos chevaliers courageux
accorde leur au sein de la bataille
cœur, la foi, le rayonnement et l'honneur.*

*Père mon Dieu ! que la vierge Marie
sur nos soldats apporte ses bienfaits
qu'avec succès ils espèrent leur vie
Père leurs exploits ils imposent la paix*

*Père mon Dieu ! que par toute la France
sur nos drapeaux hante le Sacré-Cœur
Flottant au vent en signe d'espérance
Prions, Seigneur, de paix et de bonheur.*

La « valise » du prêtre Léon Collombon



Une association catholique, « l'Œuvre des campagnes », fournit aux prêtres soldats des « valises » contenant le nécessaire pour célébrer la messe et donner l'extrême onction aux mourants, malades ou blessés.

De la Marne, le 13 mai 1917, Collombon écrit :

À peine étions-nous sur le pont de l'Aisne que deux bombes détruisirent notre cantonnement. Dieu nous a visiblement protégés. Nous sommes installés ici dans le château du village dans des tentes et des baraques. Il a fallu installer des lits pour 250 malades et nous sommes 35 infirmiers, gradés compris...

Ce que j'apprécie beaucoup ici, malgré le travail incessant, c'est le calme et la liberté, nous sommes en une forêt de l'Argonne [...]. Grâce à un autel portatif et à une petite cabine en bois mise à ma disposition, je puis célébrer tous les jours.





AD AHP, Digne, monument aux morts sous la neige, sans date
Collection particulière

Les monuments aux morts

Les morts omniprésents. Si la terre s'est couverte de cimetières dans les zones de combat et de monuments aux morts collectifs, les communes durant les années 20 ont érigé des monuments aux morts, tombeaux sans corps, cénotaphes, instaurant un culte public de leurs morts. Quelques-uns portent gravés ces vers de Victor Hugo ²² :

*Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie ;
Entre les plus beaux noms leur nom est le plus beau
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau.*

Des monuments collectifs, en l'honneur des morts, avaient déjà été dressés dès le début du conflit.

C'est lors de la loi du 25 octobre 1919 qui crée le « livre d'or », afin d'inscrire dans chaque commune le nom de ses morts, qu'est impulsé le mouvement qui conduira à l'érection, dans la quasi-totalité des communes de France, d'un monument aux morts ²³.

Érigé au centre du village, près de la mairie, le monument aux morts présente tout d'abord une dimension civique : sa forme « canonique » est une stèle nue avec pour inscription le nom des morts et une formule du type : « La commune de... à ses enfants morts pour la France ». Un simple décor, souvent une Croix de guerre, est ajouté à ce type de monument ²⁴.

Parfois, le monument aux morts est construit dans l'enceinte du cimetière, où la dimension funéraire est dominante et permet l'usage d'emblèmes religieux. Une circulaire du ministère de l'Intérieur du 13 avril 1919 précise les conditions d'emploi d'emblèmes religieux, telles qu'elles sont prévues par la loi du 9 décembre 1905. Ainsi, liberté entière est donnée aux municipalités pour les monuments élevés dans les cimetières. En revanche, la loi interdit l'utilisation d'emblèmes religieux lorsque le monument est placé sur la voie publique.

Le monument civique est par ailleurs concurrencé par la plaque posée dans l'église où sont inscrits les noms des paroissiens « morts pour la France ».

²² Victor HUGO, *Les Chants du Crépuscule*, 1831.

²³ *Journal officiel*, 26 octobre 1919. La loi prévoit d'accorder des subventions aux communes, « en proportion de l'effort et des sacrifices qu'elles feront en vue de glorifier les héros morts pour la patrie ». Elle prévoit aussi, dans son article 6, que « tous les ans, le 1^{er} ou le 2 novembre, une cérémonie sera consacrée dans chaque commune à la mémoire et à la glorification des héros morts pour la patrie. Elle sera organisée par la municipalité avec le concours des autorités civiles et militaires ».

²⁴ PROST (Antoine), « Les monuments aux morts. Culte républicain ? Culte civique ? Culte patriotique ? », dans NORA (Pierre), dir., *Les lieux de mémoires*, t. I, *La République*, Paris, Gallimard, Quarto, 1997, p. 205.

Monument aux morts de Saint-Martin-de-Brômes



Au cimetière. Parfois, le monument est placé au cimetière, ce qui a permis de contourner la loi de séparation des Églises et de l'État de 1905, qui interdit tout signe religieux sur des monuments publics²⁵.

Dans l'église de Saint-Martin-de-Brômes, le rappel des morts de 1914-1918 consiste en une simple liste, écrite à la main sur un imprimé et encadrée, accrochée à l'un des piliers de l'église, à droite du chœur.

²⁵ PIERREFFU (Odile de), REYNIER (Françoise), *La mémoire et les morts ; monuments sculptés de la Grande Guerre en région Provence-Alpes-Côte-d'Azur*, p. 11. L'ouvrage propose une étude sur la procédure suivie, sur le rôle des comités, le financement, le choix de l'artiste et des emplacements, l'inauguration des monuments. Un débat s'est ouvert à Digne dans les colonnes du *Journal des Basses-Alpes* (18 mai, 22 juin et 24 août 1919) sur le lieu le plus opportun pour ériger le monument.

Cimetière de Saint-Martin-de-Brômes, monument aux morts, photo DR

Monument aux morts de Banon

Un modèle classique. Ce monument massif, imaginé par l'architecte Martel, propose une forme classique. Le lourd piédestal de deux étages et de plan carré est surmonté de la statue d'un poilu qui enjambe la roue d'un canon ; les noms des morts sont gravés sur ses faces et une grille, soutenue par des obus qui ont été livrés à la demande des autorités militaires, en interdit l'accès.

Dans les petites communes, les noms des combattants sont rangés par ordre alphabétique ou par année et ordre de décès. Souvent, lorsque les années sont indiquées, on constate que, dans les Basses-Alpes, la moitié des combattants furent tués durant les quinze premiers mois de la guerre.

Les autorités civiles – et les historiens – ont compté le nombre des décès et leur part dans la population masculine totale. Il n'est pas invraisemblable que, dans des départements qui ont livré beaucoup de soldats à l'infanterie comme les Basses-Alpes, non seulement la proportion des tués fut plus élevée que dans bien des départements, mais que leur espérance de vie sous l'uniforme s'en trouvât raccourcie.



AD AHP, 2 Fi 222, carte postale, sans date

Monument aux morts de La Motte-du-Caire

Le 4 janvier 1920, le conseil municipal alloue 1 000 francs afin d'ériger son monument. Une souscription permet de recueillir 4 718 francs et l'État accorde une subvention de 130 francs. Au total, 4 718 francs ont été recueillis afin de payer à Tony Carcenat, de Barcelonnette, le monument qu'il exécutera et posera, pour un coût de 5 000 francs. Le monument est édifié sur la propriété communale de 15 m², près des écoles et entre deux chemins. Il est inauguré en 1922.

Son piédestal est un obélisque posé sur un socle et surmonté d'un buste de poilu sous lequel pend une Croix de guerre. Les inscriptions sont sobres : « 1914-1918 ; La Motte-du-Caire à ses morts pour la patrie ».

Le monument de 1922 est remplacé en 1962 par un monument commémoratif des deux guerres mondiales grâce au don de Marcel Massot, alors député.



AD AHP, 1 0 303, La Motte-du-Caire, premier monument aux morts



AD AHP, église paroissiale de La Javie, photo Jean-Marc Delaye, 2016

Aux morts de la paroisse de La Javie

Jeanne d'Arc. « Dieu aime la France, et au besoin il la sauve par ses miracles ». Un bulletin paroissial bas-alpin de 1919 reproduit le texte d'un cardinal de l'Église. Le dignitaire poursuit : « Par l'esprit et par le cœur, je ne connais rien de plus chrétien et de plus français que Jeanne d'Arc... Car Jeanne d'Arc est de Dieu ; elle est l'envoyée de Dieu ; elle n'a cessé de le dire ». Jeanne d'Arc surplombe ainsi nombre de plaques sur lesquelles sont gravés les noms des paroissiens morts durant la Grande Guerre.

À droite à l'entrée de l'église de La Javie est placé un monument fabriqué à Toulouse par H. Giscard, fabricant d'ornements en terre cuite. Cette sculpture en bas-relief – un ex-voto prenant place dans un chemin de croix – montre Jésus crucifié et un ange tenant une ancre, l'un et l'autre dirigeant leur regard vers un poilu allongé au sol, serrant contre lui un drapeau tricolore et s'appuyant sur son fusil. Derrière, un décor de tranchées : canon, réseaux barbelés... et un ciel sombre et tourmenté, éclairé au loin par un incendie de maisons. À La Motte-du-Caire, un monument voisin, du même fabricant, a été posé dans l'église paroissiale.

Des surmortalités à l'Ouest et sur les contreforts du Massif central

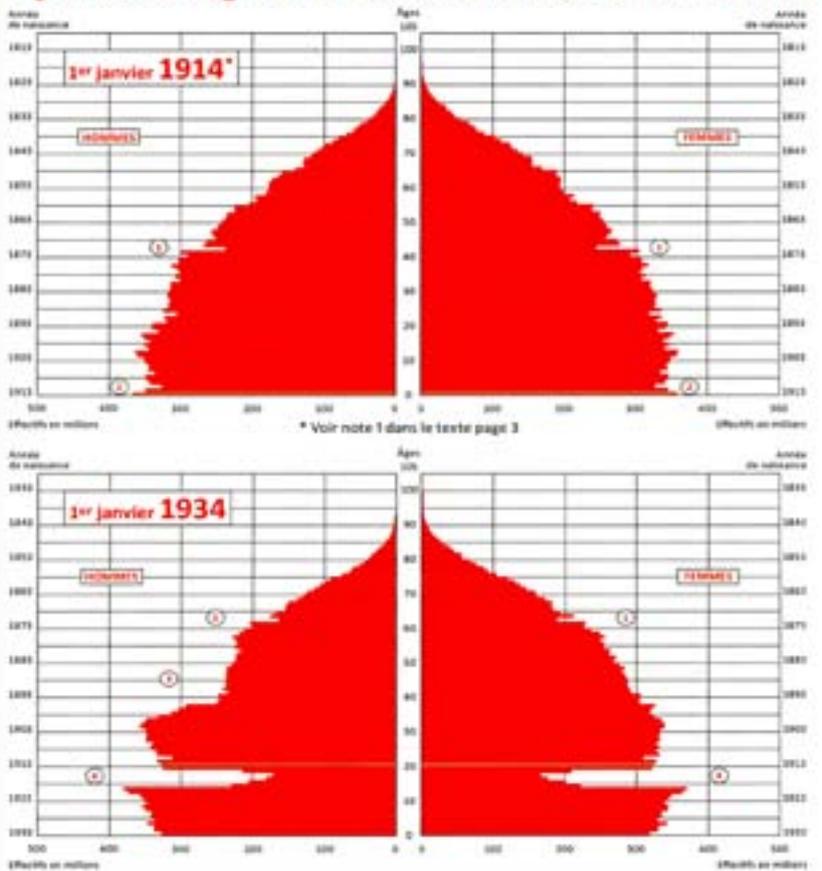


Classes creuses. 12 % des hommes tués au combat avaient moins de 20 ans et 60 % des tués étaient âgés de 20 à 30 ans. La France aurait perdu 1,375 million de soldats (l'Allemagne respectivement 13,2 et 2,03). Mais ce « bain de sang » eut de faibles conséquences démographiques, équivalentes à l'émigration des jeunes hommes de la décennie ayant précédé la guerre ²⁶.

La vraie conséquence démographique fut le déficit de naissances dû à la guerre – un million –, à l'origine des « classes creuses ». C'est seulement en 1948 que la population de la France retrouva sa taille de 1914. En 1939, la France devenait le pays le plus âgé du monde.

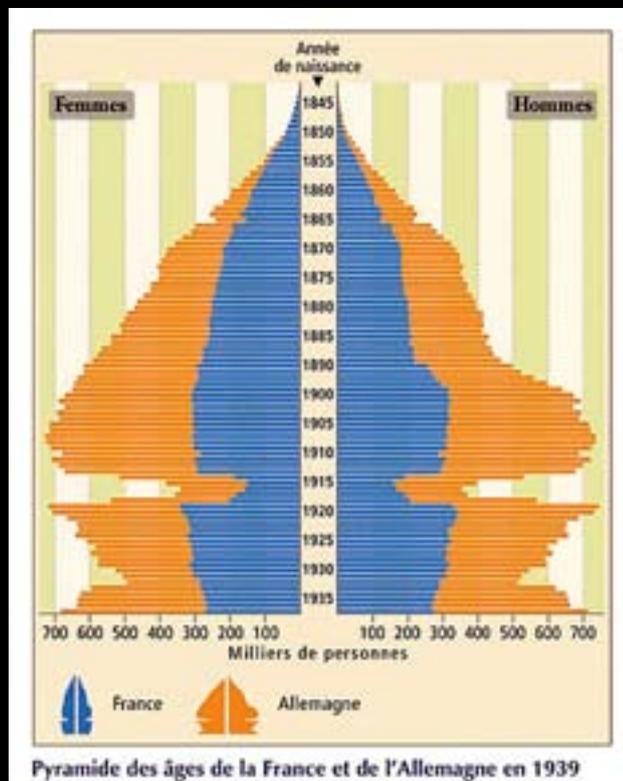
La pyramide des âges de Sigonce montre dès 1921, les effets de la guerre et de l'émigration définitive des jeunes et le déficit des naissances, qui curieusement touche surtout les garçons.

Pyramide des âges de la France : évolution de 1914 à 1934



²⁶ WINTER (Jay), « Victimes de la guerre : morts, blessés et invalides », dans AUDOIN-ROUZEAU (Stéphane), BECKER (Jean-Jacques), dir., *Encyclopédie de la Grande Guerre (1914-1918)* ; Histoire et culture, Paris, Bayard, 2013, p. 1022-1024.

- 1 Déficit de naissances dû à la guerre de 1870
- 2 Canicule de l'été 1911 ayant entraîné une forte mortalité des nouveau-nés
- 3 Pertes militaires de la guerre de 1914-1918
- 4 Déficit de naissances dû à la guerre de 1914-1918 (classes creuses)

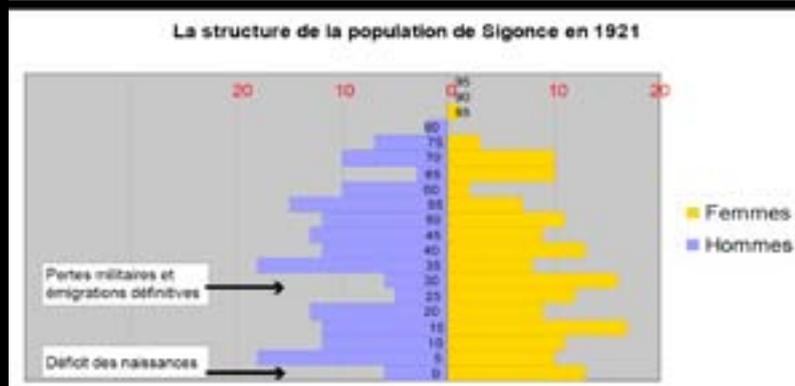
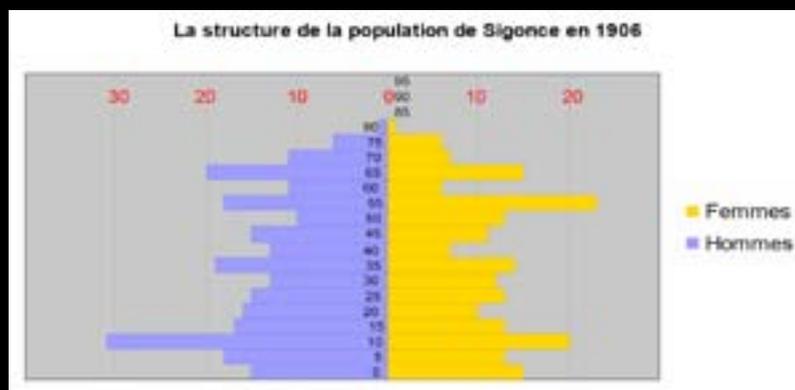


Empreinte et stigmates de la guerre.

En France, 6,5 millions d'hommes ont survécu parmi les 7,891 millions de mobilisés²⁷. La moitié a été blessée et près de 500 000 mourront encore des suites de leurs blessures après 1918. Les blessures sont graves, la France compte 750 000 invalides et 125 000 mutilés. La guerre laisse aussi près de 600 000 veuves et 750 000 orphelins²⁸.

L'État a créé, dès 1916, l'Office national des mutilés et réformés de la guerre, puis en 1917, l'Office national des pupilles de la Nation. Enfin, en 1926, l'Office national du combattant récupère les compétences des deux offices qui l'ont précédé. Ces structures ont pour mission la prise en charge des réparations matérielles, la rééducation professionnelle et la solidarité en faveur des victimes de guerre et des anciens combattants, qui se regroupent en nombre dans le cadre de nouvelles associations créées pour la circonstance.

En 1923, l'État verse près de 3 millions de pension. Elles représentent plus de 5 % du budget national, dont plus d'un tiers est dédié aux anciens combattants, le reste se répartissant entre les veuves – un cinquième des pensions –, les ascendants – un quart – et les orphelins. Dans l'entre-deux-guerres, le nombre des pensions de chaque catégorie ira en augmentant, pesant ainsi de plus en plus sur le budget national.



²⁷ CORVISIER (André), dir., *Histoire militaire de la France*, tome 3 : *De 1871 à 1940*, Paris, PUF, nouvelle édition (1^{ère} édition 1992), 1997, coll. « Cadrige » p. 322 et 323.

²⁸ DUFOUR (Jean-Louis), VAÏSSE (Maurice), *La guerre au XX^e siècle*, Paris, Hachette, 1993, coll. « Carré histoire », p. 74. Voir aussi HERAN (François), « Générations sacrifiées : le bilan démographique de la Grande Guerre », *Population et Sociétés*, n° 510, avril 2014 : un demi-million de veuves de moins de 45 ans et un million d'orphelins.



AD AHP, Digne, cérémonie du 11 Novembre au monument aux morts et remise de la Médaille militaire, 1938
Collecte Europeana, 30-1, vue 50

Anciens combattants



Au passé. Nommer ainsi ceux qui ont fait la guerre rappelle d'une part le fait d'avoir participé à un grand événement, d'autre part que celui-ci est du ressort du passé. Ce terme « ne réfère directement ni à la guerre, ni à l'armée, que les intéressés détestent d'ailleurs toutes deux »²⁹.

Les anciens combattants se regroupent dans des associations où se forge le concept de la camaraderie du feu. Fort nombreuses après la guerre, ces associations ont pour mission d'entretenir l'union et la camaraderie – devenue un souvenir mythifié après le conflit³⁰ –, le patriotisme et la concorde, de protéger les veuves et les orphelins et « de garder le culte des braves qui ont acheté la victoire au prix de leurs souffrances et de leur sang ».

Les mobilisés qui rempliront l'un des trois critères nécessaires obtiendront la carte du combattant et bénéficieront des avantages associés.

Les blessés de guerre sont pensionnés d'après des critères définis selon la gravité de leurs blessures, leurs conséquences et leur degré d'intégrité physique ou psychique³¹.

Dans l'entre-deux-guerres, dans aucun pays, le « mouvement combattant » n'eut autant de force qu'en France.

²⁹ PROST (Antoine), « Les anciens combattants », dans AUDOIN-ROUZEAU (Stéphane), BECKER (Jean-Jacques), dir., *Encyclopédie de la Grande Guerre (1914-1918) ; Histoire et culture*, Paris, Bayard, 2013, p. 1025 et 1026.

³⁰ HARIOT (Nicolas), « Repos du guerrier et loisirs populaires : que nous disent de la culture de guerre les pratiques culturelles des poilus », dans POIRRIER (Philippe) dir., *La Grande guerre, une histoire culturelle*, Dijon, éditions universitaires de Dijon, 2015, p. 60 : l'auteur évoque ici les apports de l'ouvrage d'Alexandre LAFON traitant de la camaraderie. Voir aussi : WINTER (Jay), « Victimes de la guerre : morts, blessés et invalides », dans AUDOIN-ROUZEAU (Stéphane), BECKER (Jean-Jacques), dir., *Encyclopédie de la Grande Guerre (1914-1918) ; Histoire et culture*, Paris, Bayard, 2013, p. 1017 et s.

³¹ *Tableau synoptique résumé des divers barèmes à appliquer aux infirmes et malades de la guerre 1914-1918*, Paris, Charles-Lavauzelle, 1922.



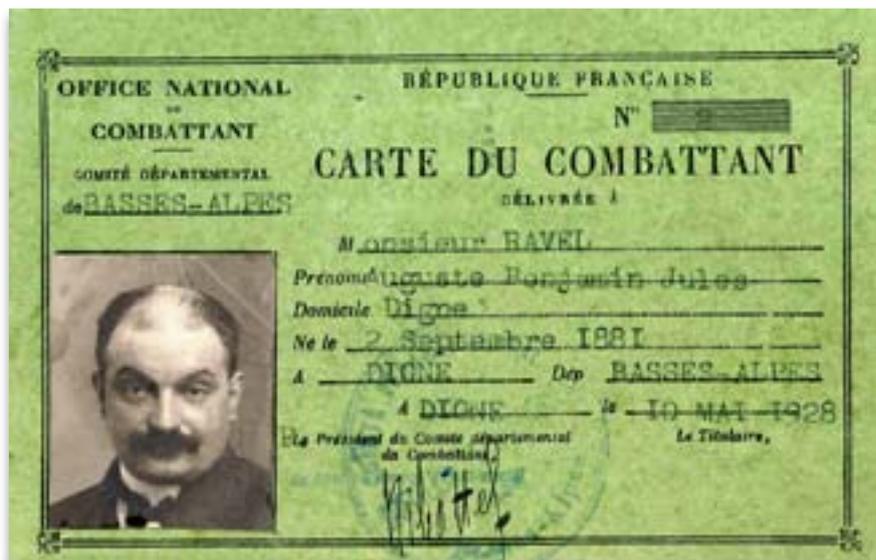
OFFICE NATIONAL
DES MUTILÉS, COMBATTANTS
ET VICTIMES DE LA GUERRE

Les dossiers de combattant

Vert. C'est la couleur adoptée par l'Office des combattants pour les dossiers et les cartes de combattant, dites « cartes vertes ». Le combattant remplit une « demande d'établissement de la carte du combattant » adressée au maire de la commune et y joint un « certificat provisoire du combattant et une photographie récente et réglementaire ». Le demandeur expose sa situation militaire, ses affectations successives, ses opérations à l'extérieur, et, si besoin, les dates et lieux des blessures reçues et des évacuations des unités combattantes, ainsi que la date et le lieu de la capture, si le cas s'est présenté. En effet, pour obtenir cette précieuse carte, les services du combattant doivent répondre à la règle des 90 jours en zone de combat, à moins d'avoir été blessé ou fait prisonnier.

Le titulaire de la carte n° 2, Auguste Ravel, typographe né en 1881 et demeurant à Digne, monta au front le 24 août 1914 avec le 3^e d'infanterie. Blessé par un éclat d'obus en mai 1916 à Verdun, il fut amputé de la cuisse gauche et un bras demeura infirme. Grand invalide de guerre (à 100 %), il porta après la guerre la Légion d'honneur, la Médaille militaire et la Croix de guerre.

Des étrangers naturalisés français après 1918 et qui avaient combattu avec leur armée nationale ont bénéficié du statut de combattant. Dans les Basses-Alpes, cela concernera quelques Russes et surtout des Italiens installés dans le département.



AD AHP, 02b 16 W 26, carte du combattant

La carte de combattant

1870-1914. La carte du combattant est créée par le décret du 28 juin 1927, qui s'assortit, en 1930 de la « retraite du combattant ». La carte confère certains avantages, tels l'accès à des cercles ou la dépose du drapeau sur le cercueil³².

Cette carte peut être demandée par tous ceux qui ont participé à des conflits antérieurement à la date de la demande. C'est pourquoi Roger Girard l'obtient pour 1914-1918 et Joseph, son père, pour la guerre de 1870.

Jusqu'en 1948, le centre de Digne a délivré 9 833 cartes, dont 9 164 pour 1914-1918 et 350 pour des conflits antérieurs : 1870-1871, guerres coloniales...

³² PANEL (Louis N.), *La Grande Guerre des gendarmes. « Forcer, au besoin, leur obéissance »*, Paris, Nouveau Monde éditions et ministère de la Défense, 2013, p. 542.



AD AHP, collecte Europeana, 11-1, vues 2 et 4, cartes de combattant de Roger Girard, combattant de la Grande Guerre, 1935, et de Joseph Girard, combattant de la Guerre de 1870, 1936

20^e anniversaire de l'armistice

Au monument aux morts de Digne. Les cérémonies de l'entre-deux-guerres sont la manifestation d'un culte funéraire. À cette occasion, les anciens combattants rendent hommage à leurs camarades morts, qu'ils ont connu souvent avant la guerre, avec qui ils ont été à l'école, travaillé... C'est donc une communauté qui pleure ses morts et dont le sacrifice, que l'on célèbre, n'a pas été vain.

La relation de la cérémonie du 20^e anniversaire de l'armistice, telle qu'elle a été célébrée à Digne en 1938, évoque le souvenir mais insiste sur l'actualité et le désir de paix :

La minute de silence est venue égrener son rosaire de souvenirs, jusqu'au moment où la sonnerie aux morts les a tous confondus dans son lugubre et déchirant appel...

Ce jour du 11 novembre n'est pas seulement celui de son pieux souvenir et du recueillement sacré.

C'est également, après les redoutables événements récemment vécus, et devant les foyers de guerre encore allumés aux deux extrémités de l'Eurasie, plus encore que l'évocation du souvenir, et la reconnaissance envers ceux qui sont disparus, c'est aussi l'affirmation éclatante de notre volonté de paix.



AD AHP, 114 Fi 1850, affiche

PUPILLES DE LA NATION

(Loi du 27 juillet et Décret du 15 novembre 1917.)

OFFICE DÉPARTEMENTAL

à

REGISTRE MATRICULE DES PUPILLES

Hautes-Alpes

1-99

1/2

Triflet, 27

Imprimé à Paris, Berger-Levrault - 8.

Veuves et orphelins de la guerre

L'indemnisation pour « réparation ». La France mène une politique pionnière. L'assistance aux orphelins y est en effet une affaire publique, alors que la Belgique et l'Angleterre ont choisi d'abandonner aux œuvres privées leur protection. La loi du 31 mars 1919 prévoit, au nom du principe de « réparation », l'indemnisation des victimes de guerre : veuves, orphelins et ascendants³³.

Les indemnisations sont hiérarchisées : elles dépendent du type de décès et sont liées au grade : la pension de la veuve d'un général sera plus élevée que la pension de la veuve d'un simple soldat.

Les orphelins sont adoptés par l'État afin qu'ils puissent bénéficier d'une éducation normale, malgré la perte ou l'invalidité du soutien de famille, généralement leur père³⁴.

Cette prise en charge dépasse souvent le cadre financier : en 1921, le droit est ainsi accordé à chaque veuve d'un voyage annuel sur le lieu de résidence ou d'inhumation de l'époux ; des emplois leur sont aussi réservés.

³³ FARON (Olivier), « Le deuil des vivants », dans AUDOIN-ROUZEAU (Stéphane), BECKER (Jean-Jacques), dir., *Encyclopédie de la Grande Guerre (1914-1918) ; Histoire et culture*, Paris, Bayard, 2013, p. 1051-1061.

³⁴ *Pupilles de la Nation ; application de la loi du 27 juillet 1917*, Foix, Impr.-libr. Gadrat aîné, 1924, p. 4 et s.



AD AHP, E DEP 122-5 Q 3

Les « Dames du souvenir bas-alpin »

Œuvres des Bons Enfants. Créée sous le patronage de l'évêque, cette association a pour but d'assister les veuves et les orphelins bas-alpins, étant une « filiale » de l'Œuvre des Bons Enfants. Cette aide se manifeste en particulier par un soutien financier à 198 orphelins, soit 17 000 francs en 18 mois, mais aussi par des cadeaux et des étrennes à l'occasion de Noël et de la nouvelle année.

L'Office national des pupilles de la Nation

Une loi de liberté, de fraternité. La loi du 27 juillet 1917 crée cet office afin que les pouvoirs publics puissent assurer au mieux la prise en charge, en adoptant des orphelins dont les pères – ou les mères et les soutiens de famille – ont été tués ou si gravement blessés qu'ils ne peuvent plus assurer seuls l'éducation des enfants. Ces enfants mineurs, pupilles de la Nation – et non de l'État –, représentent près de 2 % de la population française au sortir de la guerre.

Pupilles bas-alpins

2 100. Dans ce grand registre (voir page 46) sont énumérés les noms des pupilles de la Nation. Les jugements d'adoption des tribunaux civils remontent à mai 1918. Plus de 2 100 noms d'enfant sont inscrits dans ce registre jusqu'en 1939 (des pères sont morts durant l'entre-deux-guerres et des enfants sont nés durant cette période).



AD AHP, Journal des Basses-Alpes du dimanche 21 octobre 1917



Avoir 20 ans et combattre

Parcours de poilus bas-alpins

L'année 1917, marquée en juin par les refus d'obéissance et les séditions, se termine par la nécessité de passer un nouvel hiver. En 1918, sous l'effet de mesures énergiques, le pacifisme, assimilé au « défaitisme » à l'arrière, perd de sa force.

Mais, au début de l'année, le moral des poilus est au plus bas. Ce n'est qu'à partir des premiers succès de juillet que le

moral se redresse, comme à la mi-1916. Le consentement à la guerre se consolide : le mot d'ordre est à l'été 18 : « On les a ! ».

En France, 95 496 jeunes hommes âgés de 20 ans en 1914 ont été tués. Quant aux classes 1913 et 1915, elles ont, elles aussi, été aussi éprouvées car le niveau d'attrition y fut comparable à celui de la classe 1914.

Émile Thélène, classe 1914

Le soldat Thélène est né à Salignac en 1894 mais réside à L'Escale lors de sa mobilisation dans l'infanterie coloniale, en septembre 1914. Il est « aux armées le 1^{er} janvier 1915, soldat de 1^{ère} classe le 1^{er} septembre 1915. Évacué malade 21 mai 1917. »

À l'issue de la guerre, il est décoré de la Médaille d'Orient – il y combat de janvier 1918 à l'armistice et en revient seulement en août 1919 – et, en 1948, de la Médaille militaire.

Pour un soldat de sa classe, son parcours est une exception : non seulement il a survécu à la guerre mais il n'a pas été blessé. Son frère aîné n'a pas eu cette chance – il fut tué durant la guerre –, Albert son frère puîné, mobilisé lui aussi dès 1914, échappa à la mort car il ne monta pas aux premières lignes, étant classé « affecté spécial » dans les chemins de fer de campagne.



Archives privées

Félicien Thélène, classe 1903



Archives privées

Frère d'Albert et d'Émile, Félicien est l'aîné.

Né à Salignac en 1883, il est « gendarme à pied » avant-guerre.

Sergent au 116^e bataillon de chasseurs, Félicien décède le 20 ou le 21 septembre 1918 à l'ambulance de Saint-Quentin, des suites d'une blessure « par plaie pénétrante » reçue le 19. Il est enterré à la nécropole nationale d'Hattencourt, dans la Somme.

Félicien fut cité pour des faits d'armes à trois reprises : en mai puis en novembre 1917 et en mai 1918. Outre la Croix de guerre (et ses trois étoiles), il avait obtenu la Médaille militaire en juillet 1917.

Son nom est orthographié à tort dans les registres matricules « Thélène » (classe 1903, 411)

Alphonse Richaud, classe 1915

Né à L'Escale, le soldat Alphonse Richaud est mobilisé au 163^e d'infanterie en décembre 1914 avec sa classe : il n'a alors que 19 ans. Comme la quasi-totalité de sa classe, il est affecté dans l'infanterie puis « parti en renfort aux armées le 19 avril 1915 ». Déclaré disparu lors de combats dans la Meuse le 9 avril 1916, il est en réalité fait prisonnier. Il termine donc la guerre dans un camp et est rapatrié d'Allemagne le 5 janvier 1919 avant d'être démobilisé en septembre 1919.



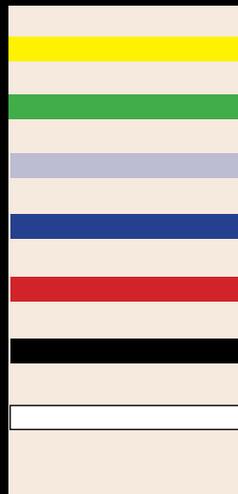
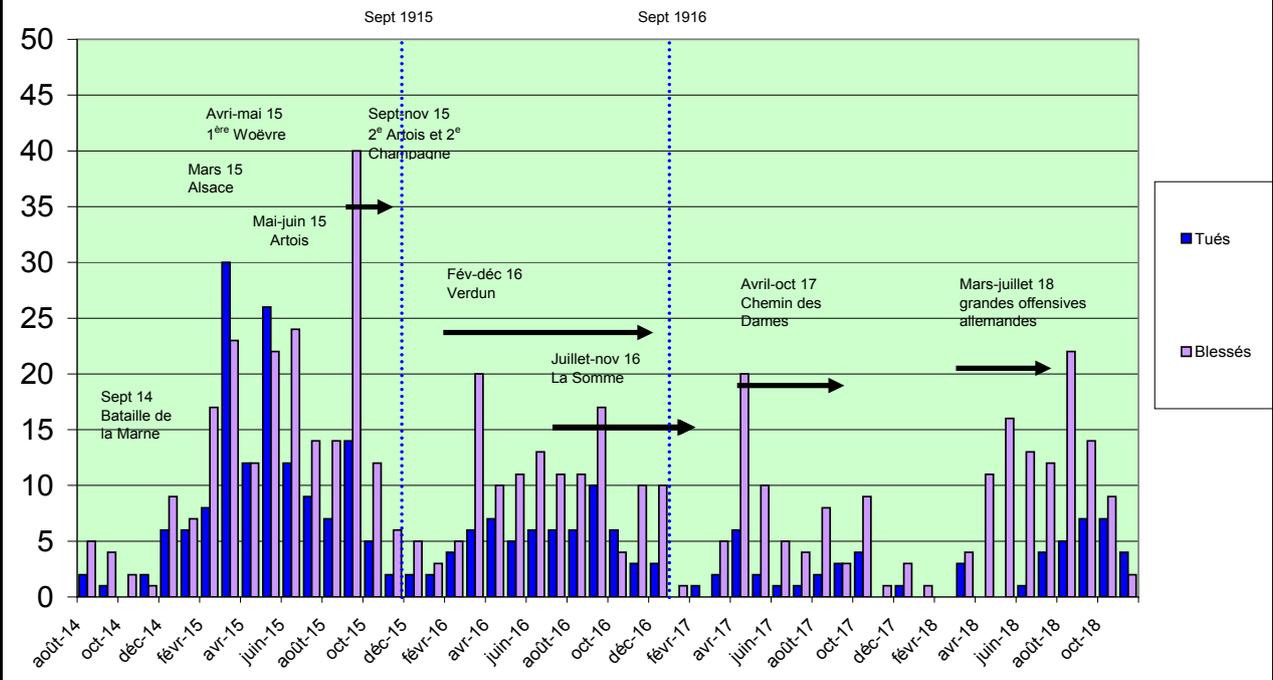
Archives privées

Ceux de la classe 14

Pertes au cours des principales batailles (morts, disparus, blessés)



Répartition des tués et des blessés de la classe 1914 durant la guerre



- Erreurs de l'administration
- Soixante hommes non mobilisés
- Quatre insoumis et trois déserteurs
- Cinquante-huit prisonniers
- Deux cent cinquante-trois blessés
- Deux cent soixante morts
- Hommes indemnes



La Der des Der !

L'illusion pacifiste. Dans la conclusion de son ouvrage, l'historien G. Haddad rappelle que l'idée de la Der des Der – la dernière des dernières – ne fut qu'une « illusion ». 21 ans plus tard, les hommes sont à nouveau mobilisés. Galet Haddad écrit :

Elle est bien, cette fois, « la guerre de la civilisation contre la barbarie ». Mais précisément, l'immense désastre de 1914-1918 empêcha qu'on la reconnaisse pour ce qu'elle était. Tel fut le drame des pacifistes français qui avaient cru tirer toutes les leçons de la Grande Guerre ³⁵.

L'expérience combattante est en effet à la source du pacifisme de l'entre-deux-guerres. Dans *Le grand troupeau*, Jean Giono – de la classe 1915, qui combattit à Verdun en 1916 et ne demanda jamais sa carte de combattant – crée une analogie entre les hommes et les animaux : « L'infanterie anglaise monte épaisse comme un ruisseau de boue, et le troupeau bleu des soldats français glisse à la crête des herbes, vers les collines et la fumée. – À l'abattoir ! » ³⁶.

En juin 1939, Jean Giono achève sa préface des carnets de Lucien Jacques en évoquant le combat du pacifiste :

La logique pour celui qui refuse les batailles n'est pas de chercher la bataille. C'est de chercher la pureté. Car, son combat commence après sa mort... Réveil au petit jour ; l'aube ; les mains liées derrière le dos ; attaché au poteau ; forcé de s'agenouiller ; les yeux bandés. Le pacifiste est devant les fusils. Il ne lui reste plus qu'un temps infinitésimal. Il est seul.

Mais il est contre.

³⁵ HADDAD (Galet), *1914-1918, Ceux qui protestaient*, Paris, les Belles Lettres, 2012, p. 394.

³⁶ *Ibid.*, p. 211.



Portrait de Jean Giono, catalogue d'exposition des Archives départementales, *Jean Giono, Archives de la création*, 2007

JEAN GIONO

LE GRAND
TROUPEAU

17^e édition

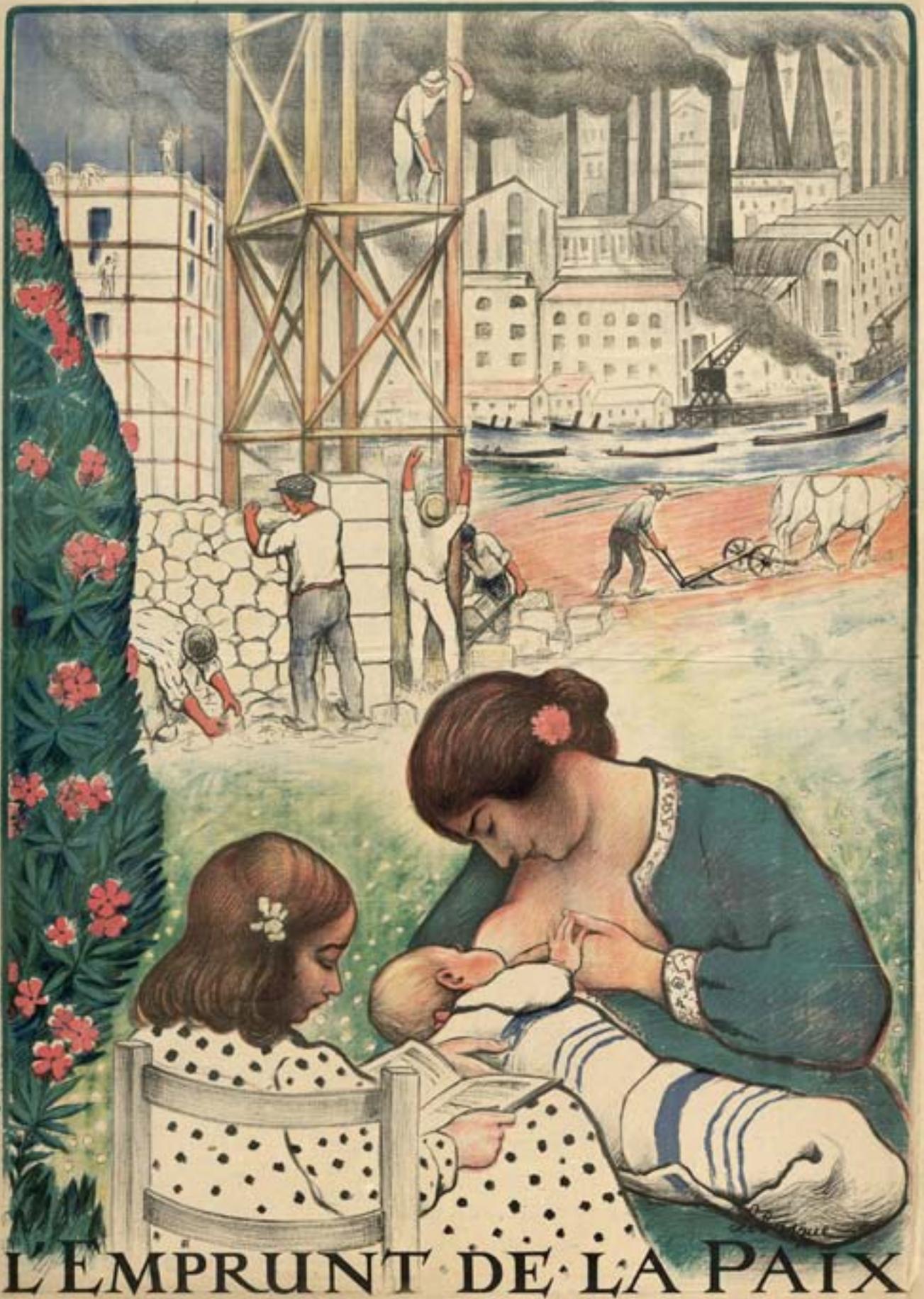
nrf

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

43, rue de Beaune (VII^e)



MAQUET G. PARIS.

L'EMPRUNT DE LA PAIX

LA GRANDE GUERRE

1917-18

VICTOIRE !

La fin de l'année 1917 est marquée à la fois par la sortie de la Russie de la guerre et par la montée en puissance des troupes américaines. Le printemps 1918 augure mal du gain de la guerre en faveur des Alliés : l'état-major allemand lance offensive sur offensive. Le moral est au plus bas ! Mais, à l'été, la situation se retourne : une contre-offensive conduit à la défaite des empires centraux et à l'armistice. Victorieuse en 1918, la France sort du conflit exsangue : c'est un désastre démographique. Dans l'entre-deux-guerres, anciens combattants, veuves et orphelins occupent dans l'espace public une place considérable.

Cet ultime volet du projet du centenaire de la Grande Guerre dans les Basses-Alpes présente la dernière année du conflit conclu par l'armistice du 11 novembre 1918, une « victoire des morts ». Il examine la mort et son traitement durant et après la guerre, lorsque la France se couvre de monuments commémoratifs. Au plan local, ce volet évoque le triste sort des soldats bas-alpins de la classe 1914. Il s'achève sur quelques figures avec les anciens combattants et les victimes indirectes de la guerre : les veuves et les orphelins.